





*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*  
Prof. Robert Finch





Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,

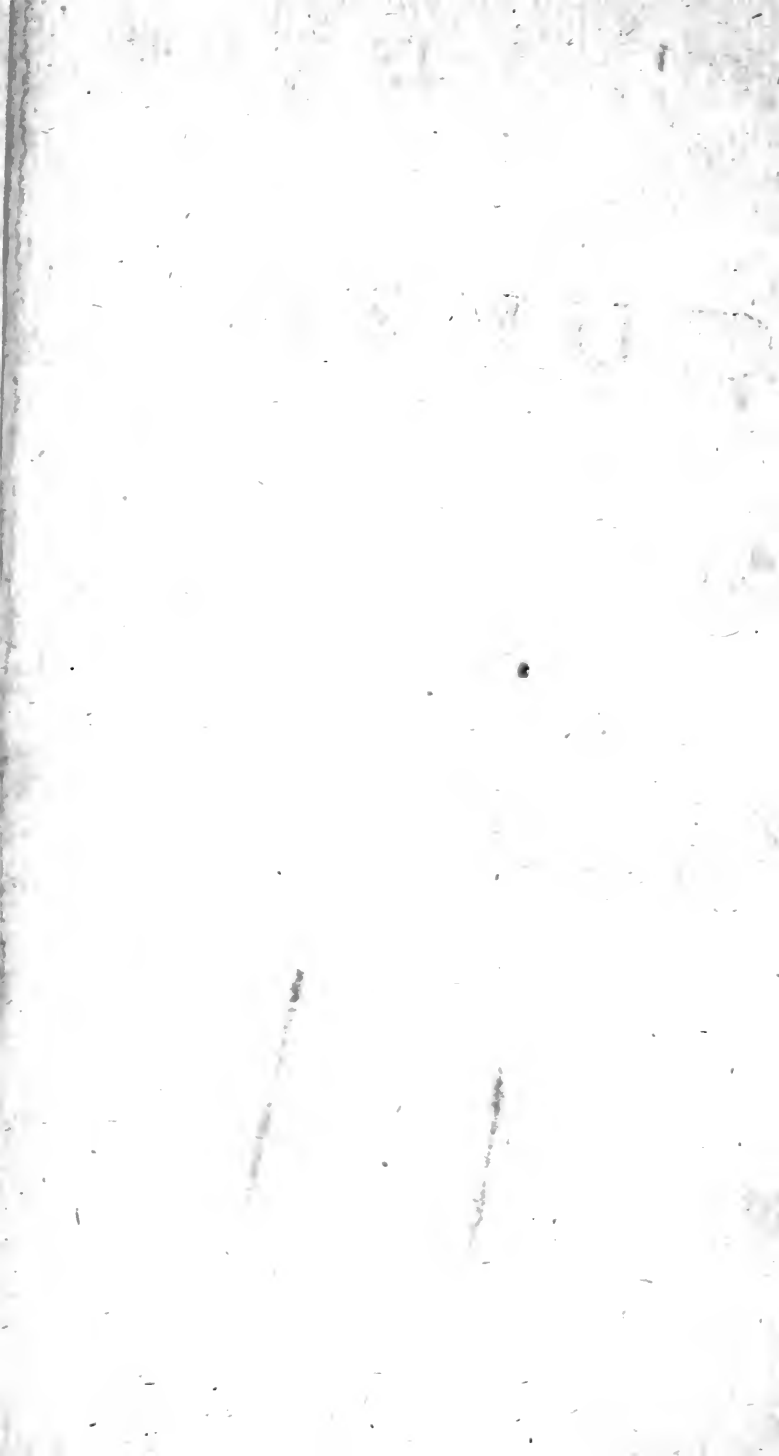
D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

---

TOME VINGT-SIXIEME.

---



ŒUVRES  
POSTHUMES  
DE J. J. ROUSSEAU.

---

TOME HUITIEME.

---

CONTENANT la <sup>des</sup> suite de ses Confessions.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,  
Libraire, rue du Foin,

---

1791.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



LES  
CONFESSIONS  
DE  
J. J. ROUSSEAU.

*Intus et in cute.*

---

---

LIVRE SEPTIÈME.

---

---

APRÈS deux ans de silence & de patience, malgré mes résolutions, je prends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale, assez douce, sans de grandes traverses, ni de grandes prospérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secouffes,

mais y rentrant par lassitude & par goût, & qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, à la vie oiseuse & tranquille pour laquelle je me sentoie né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, soit en bien soit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer ! Le sort qui durant trente ans favorisa mes penchans, les contraria durant les trente autres, & de cette opposition continuelle entre ma situation & mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, & toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde de mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler. On verra bientôt combien sont différens ceux du reste de ma vie. Les rappeler, c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle

de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, & souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contre-poids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenir.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire & me guider dans cette entreprise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle sur lequel je puisse compter ; c'est la chaîne des sentimens qui ont marqué la succession de mon être, & par eux celle des événemens qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons sentimens. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire

des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire, & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confessions est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise, & pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires: il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au-dedans de moi.

Il y a cependant, & très-heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignemens sûrs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'hermitage, & ma grande brouillerie avec mes soi-disans amis: époque mémorable dans ma vie & qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, & qui sont en très-petit nombre, au lieu de les transcrire

à la suite du recueil, trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement, soit à mon avantage soit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions pour croire que je fais mon apologie ; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité, lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste, cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wootton ou dans le château de Trie : tous les souvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir, & je pouvois tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content.

Aujourd'hui ma mémoire & ma tête

affoiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force & le cœur ferré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans & déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire , & forcé de parler malgré moi , je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né ; les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles ; environné d'espions & de surveillans malveillans & vigilans, inquiet & distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je fais que malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer ? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est-là de quoi faire des tableaux agréables & leur

donner un coloris bien attrayant ! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture , que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui , si ce n'est le desir d'achever de connoître un homme , & l'amour sincère de la justice & de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première Partie , partant à regret pour Paris , déposant mon cœur aux Charmettes , y fondant mon dernier château en Espagne , projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman , rendue à elle-même , les trésors que j'aurois acquis , & comptant sur mon système de musique , comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances , pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de Géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mde. de Mably marquèrent du plaisir à me revoir , & me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'Abbé de Mably , comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condil-

lac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entr'autres une pour M. de Fontenelle & une pour le comte de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoissances très-agréables, sur-tout le premier qui jusqu'à sa mort n'a point cessé de me marquer de l'amitié, & de me donner dans nos tête-à-têtes des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoissance, & qui m'avoit souvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant dont je devois la connoissance à M. Bordes, & à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me présenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, & me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, sans pourtant que cette haute



connoissance dont j'aurai souvent à parler dans la suite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien David qui m'avoit rendu service dans ma détresse, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus & qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous soyons revus souvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la suite un présent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela, s'il s'agissoit ici de ce que j'ai dû ; mais il s'agit de ce que j'ai fait, & malheureusement ce n'est pas la même chose.

Je revis le noble & généreux Perrichon, & ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Parisot, le meilleur & le mieux-faisant des hommes ; je revis sa chère Godefroy qu'il entretenoit depuis dix ans, & dont la douceur de caractère & la bonté de cœur faisoient à

peu-près tout le mérite ; mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt , ni quitter sans attendrissement , car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'espèce de ses attachemens. (\*) Quand on avoit vu la douce Godefroi , on connoissoit le bon Parisot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude , mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur ;

---

(\*) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix , ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires ; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence , il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe , & de Dion par son ami Calippus , ce qui seroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste , qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est , il est vrai , foible & plus facile à tromper que je ne l'avois cru ; mais pour son caractère pur , excellent , sans malice , il est digne de toute mon estime.

mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces ; si-tôt que je commence à me relâcher , la honte & l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver , & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence & j'ai paru les oublier. Parisot & Perrichon n'y ont pas même fait attention , & je les ai toujours trouvés les mêmes ; mais on verra vingt ans après dans M. Bordes jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance , lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon , je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais , & qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est Mlle. Serre dont j'ai parlé dans ma première Partie , & avec laquelle j'avois renouvelé connoissance tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage , ayant plus de loisir ; je la vis davantage ; mon cœur se prit , & très-vivement. J'eus quelque lieu de

penfer que le sien ne m'étoit pas contraire ; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus ; nos situations étoient trop semblables pour que nous puffions nous unir, & dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de fonger au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. Genève, paroiffoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux ; il me parut honnête homme , il paffoit pour l'être. Perfüadé qu'elle feroit heureufe avec lui, je defirai qu'il l'époufât , comme il a fait dans la fuite ; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir , faifant pour le bonheur de cette charmante perfonne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas , bien court ; car j'appris dans la fuite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route , je fentis , & j'ai fouvent fenti depuis lors en y repenfant , que fi les facrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire, on en eft bien payé par les

doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui ci je le vis par son côté brillant, non pas toutefois quant à mon logement ; car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin rue des Cordiers proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre ; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac & plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun ; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau, boîteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, & par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse & mon projet de musique pour toute ressource, & ayant par conséquent peu de temps

à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable , & qui s'annonce par des talens , est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus ; cela me procura des agrémens sans me mener à grand chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé , trois seules me furent utiles. M. Damefin , gentilhomme Savoyard, alors écuyer & , je crois , favori de Mde la princesse de Carignan. M. de B.. secrétaire de l'académie des inscriptions , & garde des médailles du cabinet du Roi , & le P. Castel , Jésuite , auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Damefin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Damefin pourvut au plus pressé par deux connoissances qu'il me procura. L'une de M. de Gasc , président à mortier au parlement de Bordeaux , & qui jouoit très-bien du violon : l'autre de M. l'abbé de Léon qui logeoit alors en Sorbonne ; jeune seigneur très-aimable,

qui mourut à la fleur de son âge après avoir brillé quelques instans dans le monde sous le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissant. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour son secrétaire ; mais il n'étoit pas riche & ne put m'offrir en tout que huit cens francs que je refusai bien à regret , mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement , ma nourriture & mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le savoir ; il en avoit , mais il étoit un peu pédant. Mde. de B.. auroit été sa fille ; elle étoit brillante & petite-maîtresse. J'y dînois quelque fois ; on ne sauroit avoir l'air plus gauche & plus sot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit & rendoit le mien plus plaisant. Quand elle me présentoit une assiette , j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit , de sorte qu'elle rendoit à son laquais

l'affaire qu'elle m'avoit destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de B. me présenta à M. de Réaumur son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'Académie des sciences. Il lui parla de mon projet, & du desir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'Académie. M. de Réaumur se chargea de la proposition, qui fut agréée; le jour donné, je fus introduit & présenté par M. de Réaumur, & le même jour 22 Août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'Académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illustre assemblée fût assurément très-importante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mde. de B., & je me tirai passablement de mes lectures & de mes réponses. Le mémoire réussit, & m'attira des complimens qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une Académie, qui-conque n'en étoit pas, pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me



donna furent Mrs. de Mairan , Hellot , & de Fouchy. Tous trois gens de mérite assurément , mais dont pas un ne savoit la musique , assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Messieurs , je me convainquis , avec autant de certitude que de surprise , que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes , ils tiennent , en revanche , encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelques foibles , quelques fausses que fussent la plupart de leurs objections , & quoique j'y répondisse timidement , je l'avoue , & en mauvais termes , mais par des raisons péremptoires , je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle , à l'aide de quelques phrases sonores , ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déturrèrent je ne fais où , qu'un moine appelé le P. Souhaitti , avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon système n'étoit pas neuf : & passe pour cela ; car bien

que je n'eusse jamais oui parler du P. Souhaitti, & bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant, sans même songer aux octaves, ne méritât, en aucune sorte, d'entrer en parallèle avec ma simple & commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps & valeurs des notes; choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé; il étoit néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, & fitôt qu'ils voulurent parler du fonds du système, ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions & les clefs, en sorte que le même morceau se trouvât noté & transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Messieurs avoient  
qui dire aux croquesols de Paris que la

méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon systême, son avantage le plus marqué; & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, & mauvaise pour l'instrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport, l'Académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers lesquels on démêloit, pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon systême ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille piece l'ouvrage intitulé : *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien, même avec un esprit borné, la connoissance unique, mais profonde de la chose, est préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon systême y fut faite.

par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos signes, me dit-il, sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement & clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles & montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, & l'autre très-basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique, & j'en convins à l'instant: quoiqu'elle soit simple & frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, & il n'est pas étonnant qu'elle  
ne

ne soit venue à aucun Académicien ; mais il l'est que tous ces grands savans qui savent tant de choses , s'achent si peu , que chacun ne devoit juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires & à d'autres Académiciens me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature , & par-là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-présent , concentré dans mon système de musique , je m'obstinaï à vouloir par-là faire une révolution dans cet art , & parvenir de la sorte à une célébrité qui dans les beaux arts se conjoint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable , à refondre , dans un ouvrage destiné pour le public , le mémoire que j'avois lu à l'Académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit ; vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères

tères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, & qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilège que je payai seul. Tant fut opéré par ledit Quillau, que j'en fus pour mon privilège & n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, & que les autres Journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon systême, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Amé-

ricaine appelée Mlle. Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoissance; en trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût, & même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée; mais cette seconde fois j'avois trente ans, & je me trouvois sur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité, n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens aussi grands qu'inutiles; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse & aux soins de la Providence, & pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger sans me presser, quelques

louis qui me restoient encore , réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs sans la retrancher , n'allant plus au café que de deux jours l'un , & au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles , je n'eus aucune réforme à y faire ; n'ayant mis de ma vie un sol à cet usage , si ce n'est une seule fois , dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité , la volupté , la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente & solitaire que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois , est une des singularités de ma vie & une des bisarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi , étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer , & la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables , au point que je cessai même de voir les Académiciens & autres gens de lettres avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux , l'abbé de Mably , Fontenelle furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut , & il eut la complai-



sance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à peu-près de mon âge. Il aimoit la musique; il en savoit la théorie; nous en parlions ensemble; il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes qui ont duré quinze ans, & qui probablement durent encore si malheureusement, & bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain; à étudier par cœur des passages de poètes, que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg, un Virgile ou un Rousseau dans ma poche, & là jusqu'à l'heure du dîner je remémorois tantôt une ode sacrée & tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappellois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse, les Athéniens captifs

gagnoient leur vie à réciter les poèmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs auxquels je consacrais régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Hufson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinisse à la fin plus fort qu'eux tous, & c'en étoit assez selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Prisons donc, n'importe en quoi, je serai recherché; les occasions se présenteront, & mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma

raison , c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands & rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer , je tâchois de flatter ma paresse , & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent , & je crois que je serois arrivé au dernier sol sans m'en émouvoir davantage , si le P. Castel que j'allois voir quelquefois en allant au café , ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Castel étoit fou , mais bon homme au demeurant : il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les musiciens , me dit-il , puisque les savans ne chantent pas à votre unisson , changez de corde & voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté là. J'ai parlé de vous à Mde. de B.....l ; allez la voir de ma part.

C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un Pays de son fils & de son mari. Vous verrez chez elle Mde. de B.....e sa fille , qui est une femme d'esprit. Mde. D... n en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous ; portez-lui

vosre ouvrage ; elle a envie de vous voir , & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes ; ils s'en approchent sans cesse , mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées , je pris enfin courage , & j'allai voir Mde. de B.....l. Elle me reçut avec bonté : Mde. de B.....e étant entrée dans sa chambre , elle lui dit : ma fille , voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Mde. de B.....e me fit compliment sur mon ouvrage , & me menant à son clavecin , me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure , je voulus m'en aller. Mde. de B.....l me dit : vous êtes loin de vosre quartier , restez ; vous dînez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après , je compris par quelque mot , que le dîner auquel elle m'invitoit , étoit celui de son office. Mde. de B.....l étoit une très bonne femme , mais bornée , & trop pleine de son illustre noblesse Polonoise ; elle avoit

peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très-simple, étoit fort propre, & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à Mde. de B.....l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, & je voulus partir. Mde. de B.....e s'approcha de sa mere, & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mde. de B.....l se leva pour me retenir, & me dit : je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot, & je restai. D'ailleurs la bonté de Mde. de B.....e m'avoit touché & me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, & j'espérai qu'en me connoissant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de L.....n, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit, ainsi que

Mde. de B.....e , ce petit jargon de Paris , tout en petits mots , tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas-là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jacques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve , & je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage ! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois défolé de ma lourdisse , & de ne pouvoir justifier aux yeux de Mde. de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner , je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur ; j'en mis dans la façon de le réciter , & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité , soit vérité dans mes interprétations , je crus voir que les regards de Mde. de B.....e disoient à sa mère : hé bien , Maman ! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes ? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros , mais après m'être ainsi vengé , je fus content.

---

Mde. de B.....e pouffant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire sensation dans Paris, & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confessions du Comte de \*\*\**. Ce livre, me dit-elle, est un mentor dont vous aurez besoin dans le monde. Vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoissance pour la main dont il me venoit; mais riant souvent de l'opinion que paroïssoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage, je désirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très-bien: c'est le seul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (\*).

Dès lors j'osai compter que Mde. la baronne de B.....l & Mde. la marquise de B.....e prenant intérêt à moi, ne me

---

(\*) Je l'ai cru si long temps & si parfaitement, que c'est à lui que, depuis mon retour à Paris, je confiai le manuscrit de mes Confessions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fausseté qu'après en avoir été la victime.

laisseroient pas long-temps sans ressource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mde. D...n, qui a eu de plus longues suites.

Mde. D...n étoit, comme on fait, fille de S...l B....d & de Mde. F.....e. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois grâces. Mde. de la T....e, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de K.....n. Mde. D...y, l'amie, l'unique & sincère amie de M. le P....e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, & par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin Mde. D...n, la plus belle des trois, & la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite.

Elle fut le prix de l'hospitalité de M. D...n, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général & une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me



reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau; ma pauvre tête n'y tint pas: je me trouble, je m'égare; & bref, me voilà épris de M<sup>d</sup>e. D...n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir; j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune; je ne voulois pas, dans ma situation, risquer de me la fermer. M<sup>d</sup>e. D...n, toute aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse & froide; je ne trouvois rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa mai-

son, aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, rassembloit des sociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jettoient de l'éclat : les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons-bleus. Mde. la princesse de Rohan, Mde. la comtesse de Forcalquier, Mde. de Mirepoix, Mde. de Brignolé, milady Hervey pouvoient passer pour ses amies. M. de Fontenelle, l'abbé de St. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de son cercle & de ses dîners. Si son maintien réservé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, sa société d'autant mieux composée n'en étoit que plus imposante, & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler, mais ne pouvant plus me taire j'osai écrire. Elle garda deux jours ma lettre sans m'en parler. Le troisième jour elle me la rendit, m'adressant ver-

balement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres : ma subite passion s'éteignit avec l'espérance, & après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée ; je me trompai. M. de F.....l, fils de M. D...n & beau-fils de Madame, étoit à-peu-près de son âge & du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions ; on disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, & qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F.....l aimoit & cultivoit les talens. La musique, qu'il savoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup ; je m'attachois à lui : tout d'un coup il me fit entendre que Mde. D...n trouvoit mes visites trop fréquentes, & me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre ; mai

huit ou dix jours après & sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mde. de F.....l. J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si par un autre caprice imprévu, Mde. D...n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Mde. D...n pouvoit seul me rendre souffrable : je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mde. D...n se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de F.....l me prenoit en amitié ; je travaillois avec lui ; nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, & vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière, où logeoit M. D...n. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une

fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires , des pleurésies , & surtout des esquinancies auxquelles j'étois très-sujet , dont je ne tiens pas ici le registre , & qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence , j'eus le temps de réfléchir sur mon état , & de déplorer ma timidité , ma foiblesse & mon indolence , qui , malgré le feu dont je me sentoais embrasé , me laissoient languir dans l'oïveté d'esprit , toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade , j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres , qui m'a toujours fait défier des miens , je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible , sans chaleur , sans invention. J'osois quelquefois me dire , il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra , & l'importance que j'entendois donner par les gens de

Part à cette entreprise, m'en rebutoient à l'instant même, & me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, & prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de musique & d'opéra me revinrent durant ma maladie, & dans le transport de ma fièvre je composois des chants, des duos, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. Oh ! si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son delire !

Ces sujets de musique & d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi seul un opéra, paroles & musique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'essai. J'avois fait à Cham-béri un opéra-tragédie intitulé : *Iphis & Anaxarete*, que j'avois eu le bon sens

de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé : *la découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, & à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue & du premier acte, & que David m'eut dit en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque, trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, & prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte, j'intitulai cet opéra : *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse : le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide ; & le troisième, intitulé Anacréon, devoit respirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un

soir prêt d'entrer à l'opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, & là, me livrant à tout l'Oestre poétique & musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare ( car j'étois le Tasse pour lors ) & mes nobles & fiers sentimens vis-à-vis de son injuste frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princesse elle-même. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait ; mais ce peu presque effacé par la lassitude & le sommeil, ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois, je ne pouffai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison D... n, Mde. de



B.....l & Mde. de B.....e que je continuai de voir quelquefois , ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M..... capitaine aux gardes , venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un ambassadeur de la façon de Barjac , auquel il faisoit assidument sa cour. Son frère le chevalier de M..... gentilhomme de la manche de Mgr. le Dauphin , étoit de la connoissance de ces deux dames , & de celle de l'abbé Alary , de l'Académie françoise , que je voyois aussi quelquefois. Mde. de B.....e , sachant que l'ambassadeur cherchoit un secrétaire , me proposa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement , ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles , & que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F.....l qui faisoit ses efforts pour me retenir , l'emporta.

Je restai , & M. de M..... partit , emmenant un autre secrétaire , appelé M. Follau , qu'on lui avoit donné au bureau

des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. Fol au voyant qu'il avoit à faire à un tou, le planta là. Et M. de M....., n'ayant qu'un jeune abbé, appelé M. de B...s qui écrivoit sous le secrétaire & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attaches à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du mont Cenis, pour voir en passant ma pauvre maman. Mais je descendis le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre & par raison d'économie, que pour prendre un passe - port de M. de Mirepoix qui commandoit alors en Provence & à qui j'étois adressé. M. de M..... ne pouvant se passer de moi m'écrivoit lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Mes-

fine. La flûte Angloise y avoit mouillé , & visita la felouque sur laquelle j'étais.

Cela nous assujettit en arrivant à Gênes , après une longue & périlleuse traversée , à une quarantaine de vingt un jours.

On donna le choix aux passagers de la faire à bord ou au lazaret , dans lequel on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs , parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur , l'espace étroit , l'impossibilité d'y marcher , la vermine , me firent préférer le lazaret , à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nud , où je ne trouvai ni fenêtre , ni lit , ni table , ni chaise , pas même un escabeau pour m'asseoir , ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau , mon sac de nuit , mes deux malles ; on ferma sur moi de grosses portes à grosses ferrures , & je restai-là , maître de me promener à mon aise de chambre en chambre & d'étage en étage , trouvant partout la même solitude & la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes & de mes chemises, des draps, de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siège d'une malle posée à plat & une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en maniere de bibliothèque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai si bien qu'à l'exception des rideaux & des fenêtres, j'étois presque aussi commodément à ce lazaret, absolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers,

grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, les escortoient; l'escalier étoit ma salle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siège, & quand mon dîné étoit servi, l'on sonnoit en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des Protestans qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port, & d'où je pouvois voir entrer & sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, & j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brûlée, n'eût fait abrégér mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, & je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont son secrétaire étoit un bon garçon, qui me mena

plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, & je liai avec lui connoissance & correspondance, que nous entretenîmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Véronne, Bresse, Padoue, & j'arrivai enfin à Venise impatientement attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignois d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, & en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambassade de Venise est toujours assez civile, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentoit & me traita bien. Un autre motif

l'y portoit encore. Depuis M. de F..... y son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. le Blond, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, & depuis l'arrivée de M. de M..... il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M....., jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul, & sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat & à son conférent; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui, qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, & empêcha les gentilshommes qui étoient Italiens ainsi que les pages & la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans la maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit

attachée pour maintenir son droit de liste , c'est-à-dire , la franchise de son quartier contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre , & auxquelles ses Officiers Vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y refugiât des bandits , quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son Excellence n'auroit pas dédaigné sa part. Elle osa même la réclamer sur les droits du secrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre ; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire , qui l'expédioit & le contresignoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Je trouvais cet usage injuste , & sans être François je l'abrogeai pour les François : mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre , que le marquis Scotti , frere du favori de la reine d'Espagne , m'ayant fait demander un passeport sans m'envoyer le sequin , je le lui fis demander ; hardiesse que le vindicatif



Italien n'oublia pas. Dès qu'on fut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passe-ports, il ne se présenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baragouins abominables se disoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guères la dupe, & je doute qu'un seul Italien m'ait soufflé mon sequin, & qu'un seul François l'ait payé. J'eus la bêtise de dire à M. M....., qui ne favoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles, & sans me dire son avis sur la suppression de ceux des François, il prétendit que j'entraisse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette bassesse, qu'affecté par mon propre intérêt, je rejettai hautement sa proposition, il insista, je m'échauffai. Non, Monsieur, lui dis-je très-vivement, que votre Excellence garde ce qui est à elle, & me laisse ce qui est à moi; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en

prit une autre, & n'eut pas honte de me dire que puisque j'avois les profits de la chancellerie, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article, & depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, jusqu'au sceau que je fis refaire sans qu'il m'en ait remboursé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, & bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il étoit complaisant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, & nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avois craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage, & dont, pour surcroît, l'ignorance & l'entêtement contrarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens & quelques lumières m'inspiroient de bien pour son service & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable fut de se lier avec le marquis M..i, ambassa-

deur d'Espagne , homme adroit & fin ; qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu , mais qui , vu l'union d'intérêt des deux couronnes , le conseilloit d'ordinaire assez bien , si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert , étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer , tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes & même des recrues , sous prétexte de désertion. M. de M....., qui je crois vouloit plaire à la République , ne manquoit pas aussi , malgré mes représentations , de me faire assurer dans toutes ses dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement & la stupidité de ce pauvre homme me faisoient écrire & faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent , puisqu'il le vouloit , mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable & même presque impraticable. Il vouloit absolument , par exemple , que la plus

grande partie de sa dépêche au roi & de celle au ministre fût en chiffres, quoique l'une & l'autre ne contiennent absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour & le samedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres, & à la forte correspondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admirable ; ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoique je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par-là, & tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, & de quelques nouvelles triviales que j'allois écumanant par-ci par-là; muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi,

sauf quelques additions ou corrections, que je faisois à la hâte, sur celles qui devoient venir le vendredi, & auxquelles les nôtres servoient de réponses. Il avoit un autre tic fort plaisant & qui donnoit à sa correspondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à sa source, au lieu de lui faire suivre son cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Avrincourt, celles de Suède, à M. de la Chetardie, celles de Pétersbourg, & quelquefois à chacun, celles qui venoient de lui-même, & que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à signer, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & signoit celles des autres ambassadeurs sans les lire; cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles; heureux encore quand il ne s'avisoit pas d'y larder impromptu quelques lignes de son

estoc , qui me forçoient de retourner transcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence , à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre , sans quoi il ne l'auroit pas signée. Je fus tenté vingt fois pour l'amour de sa gloire , de chiffrer autre chose que ce qu'il avoit dit : mais sentant que rien ne pouvoit autoriser une pareille infidélité , je le laissai délirer à ses risques ; content de lui parler avec franchise , & de remplir aux miens , mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une droiture , un zèle & un courage qui méritoient de sa part une autre récompense que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fusse une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel , ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes , ce que celle que je m'étois donnée à moi-même m'avoit fait être , & je le fus. Livré à moi seul , sans ami , sans conseil , sans expérience , en pays étranger ; servant une nation étrangère , au milieu d'une foule de fripons qui , pour leur intérêt

& pour écarter le scandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter ; loin d'en rien faire , je servis bien la France à qui je ne devois rien , & mieux l'ambassadeur , comme il étoit juste , en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue , je méritai , j'obtins l'estime de la République , celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance , & l'affection de tous les François établis à Venise , sans en excepter le consul même que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues , & qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de M....., livré sans réserve au marquis M..i ; qui n'entroit pas dans le détail de ses devoirs , les négligeoit à tel point , que sans moi les François qui étoient à Venise ne se seroient pas apperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre , lorsqu'ils avoient besoin de sa protection , ils se rebutèrent , & l'on n'en voyoit plus aucun , ni à sa suite , ni à sa table , où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon

chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir personne en place, à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul, & le consul établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir & n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guères que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline & sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Veronese, leur père, s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne, & après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de St. Luc (\*).

---

(\*) Je suis en doute si ce n'étoit point *St. Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.



où Coralline , tout enfant qu'elle étoit encore , attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gefvres , comme premier gentilhomme de la chambre , écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père & la fille. M. de M..... me donnant la lettre me dit pour toute instruction , *voyez cela*. J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de St. Luc , & qui étoit je crois un Zuffinian , afin qu'il renvoyât Véronese qui étoit engagé au service du roi. Le Blond , qui ne se soucioit pas trop de la commission , la fit mal.

Zuffinian battit la campagne , & Véronese ne fut point renvoyé. J'étois piqué ; l'on étoit en carnaval. Ayant pris la bahute & le masque , je me fis mener au palais Zuffiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés : Venise n'avoit jamais vu pareille chose : J'entre , je me fais annoncer sous le nom *d'una signora Maschera*. Sitôt que je fus introduit , j'ôte mon masque & je me nomme. Le sénateur pâlit & reste stupéfait. Mon-

seur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune V. E. de ma visite; mais vous avez à votre théâtre de St. Luc, un homme nommé Véronese qui est engagé au service du roi & qu'on vous a fait demander inutilement: je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Véronese fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoît dans la huitaine, je le ferois arrêter, & il partit.

Dans une autre occasion, je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand, par moi seul, & presque sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marseille; j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Eclavons au service de la république; il y avoit eu des voies de fait, & le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni sortir sans

permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener; il fut au consul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce & qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne sachant plus que faire il revint à moi. Je représentai à M. de M..... qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat; je ne me rappelle pas s'il y consentit & si je présentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même assez de peine à engager M. de M..... à laisser passer cet article.

Je savois que nos dépêches, sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur & les engager à délivrer

le vaisseau ; car s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus ; je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au sénat ! Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, & j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix & successivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes questions de manière à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien ; il n'y voulut jamais consentir, ne dit pas un seul mot, & voulut à peine signer le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie, eut cependant un heureux succès, & le vaisseau fut délivré longtemps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant

sur l'épaule : capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe-port qu'il trouve établi, soit homme à leur vendre la protection du roi ? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîné que j'acceptai, & où je menai le secrétaire d'ambassade d'Espagne, nommé Carrio, homme d'esprit & très-aimable, qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris & chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimément lié à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux, si lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement, tout le bien que je pouvois faire, j'avois su mettre assez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe & servir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne sont point sans conséquence, j'épuisais toute mon attention pour n'en point faire contre mon service; je fus, jusqu'à la fin, du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs

qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, & dont les commis de M. Amelot se plainquirent une fois, ni l'ambassadeur, ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent que moi : mais je manquois par fois de mémoire & de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois, & l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, & dont j'ai senti le contre-coup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé Rousselot, avoit apporté de France un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble Vénitien appelé Z. . . . o N. . i, pour fournitures de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles Vénitiens est de ne jamais payer,

de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils confument en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute & finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o; celui-ci convint du billet, non du paiement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur, & ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. le Blond m'assura me l'avoir rendu; je le connoissois trop honnête homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Z.....o sachant le billet perdu, ne

voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rouffelot les trois sequins de ma bourse, pour l'acquies du billet. Il les refusa & me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adresse. Le perruquier sachant ce qui s'étoit passé, voulut son billet ou son argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet ! Je payai les deux cents francs, & cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entière, tandis que si malheureusement pour lui ce billet se fut retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par son Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me sentir pour mon emploi, me le fit remplir avec goût, & hors la société de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place Saint-Marc, du spectacle, & de quelques visites que nous faisons presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de



mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, sur-tout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correspondance étoit très-étendue & qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courrier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, & dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, & dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs & ministres du roi avec qui nous étions en correspondance, lui faisoient sur le mérite de son secrétaire des complimens qui devoient le flatter, & qui dans sa mauvaise tête produisirent un effet tout contraire. Il

en reçut un sur-tout, dans une circonstance essentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner, que le samedi même, jour de presque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour sortir que le travail fût achevé, & me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du Roi & des Ministres, il les signoit en hâte, & puis couroit je ne fais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorsqu'il s'agissoit d'affaires qui regardoient le service du Roi, il falloit bien que quelqu'un signât, & je signois. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du Roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le Prince de Lobkowitz marchoit à Naples, & que le Comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siècle, & dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit

le signalement, partoît de Vienne & devoit passer à Venise allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'absence de M. le Comte de M..... qui ne s'intéressoit à rien, je fis passer à M. le Marquis de l'H..... cet avis si à propos, que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jacques si bafoué, que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le Marquis de l'H....., en remerciant son collègue, comme il étoit juste, lui parla de son secrétaire & du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le Comte de M....., qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le Comte de C....., Ambassadeur à Constantinople comme avec le Marquis de l'H....., quoiqu'en choses moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre postes pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyoit de

temps en temps à son Bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'Ambassadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collègue, s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance: mais on faisoit si peu de cas de M. de M....., qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de C.....e, en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, & il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger & de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'Ambassadeur un légitime sujet de plainte, mais je dirai bien que  
c'est

c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avoit jamais mise sur un trop bon pied, se remplissoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'ascendant, & même parmi eux les bons serviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambassade, furent tous mal-honnêtement chassés ; entr'autres son premier Gentilhomme, qui l'avoit été du Comte de F....y, & qu'on appeloit, je crois, le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de M..... étoit un bandit de Mantoue, appelé Dominique Vitali, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, & qui, à force de patelinage & de basse lésine, obtint sa confiance & devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, & du secrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme est toujours inquiet pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine ; mais cette haine avoit une autre cause encore, qui la rendit

bien plus cruelle. Il faut dire cette cause, afin qu'on me condamne, si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choisissois après lui, & les gentilshommes dispofoient des autres loges. Je prenois en sortant la clef de la loge que j'avois choisie. Un jour Vitali n'étant pas là, je chargeai le valet-de-pied qui me servoit, de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point. Demain, Monsieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure, dans la maison où j'ai reçu l'affront, & devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en

imposa. Il vint au lieu & à l'heure, me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui ; mais il prit à loisir ses mesures, & tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à la sourdine, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître, mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues. Il me connoissoit bon & doux à l'excès, pour supporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choses convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par-là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-dessus-dessous ; il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de subordination, de propriété, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la

nôtre un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à S. E., à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malthe; & ces deux coquins bien d'accord, étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne soupoit pas, nous avions, le soir, les gentilshommes & moi, une table particulière où mangeoient aussi l'abbé de B...s & les Pages. Dans la plus vilaine gargote on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Passé encore pour ce qui se faisoit en secret; mais on m'ôta ma gondole: seul de tous les secrétaires d'ambassadeurs, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à



pieu, & je n'avois plus la livrée de S. E., que quand j'allois au sénat. D'ailleurs, rien de ce qui se passoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités, m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison, je ne disois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur, & du reste, & de lui-même, qui secrètement excité par son ame damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères, & convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher un sol de mes appointemens; & quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime & de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître, qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage conti-

nuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer sur la Brenta un Palazzo le double de sa valeur, dont ils partagèrent le surplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incrustés en mosaïque, & garnis de colonnes & de pilastres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M..... fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartemens sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages, & la canne à ses valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servois fidèlement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur, je crus n'y pas voir de la haine : mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La pre-

mière marque que je reçus de sa mauvaise volonté, fut à l'occasion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène & à sa famille, qui étoient alors à Venise, & dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendrait, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas ? Oui, Monsieur, lui repliquai-je ; le poste dont m'a honoré V. E., m'anoblit si bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, & suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette, & par un usage immémorial à vous y suivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au

palais de St. Marc , & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le sénat de Venise , ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût sans réplique , l'ambassadeur ne s'y rendit point : mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute , M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès - lors il ne cessa de me donner des désagrémens , de me faire des passe-droits , s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste , pour les transmettre à son cher Vita'i ; & je suis sûr que s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place , il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B...s pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières : il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet , dans laquelle , loin de lui faire aucune mention de moi , qui seul m'en étois mêlé , il m'ôtoit même l'honneur du verbal , dont il lui envoyoit un double , pour

l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier & complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui fût l'Italien, à cause des réponses du sénat; qui fût toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien; qui joignît au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter, en me tenant loin de mon pays & du sien, sans argent pour y retourner, & il auroit réussi peut-être, s'il s'y fût pris modérément: mais Vitali qui avoit d'autres vues, & qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services, au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que le mépris au-dedans, injustice au-dehors, & que dans le décri

général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, & lui demandai mon congé, lui laissant le tems de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, & lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de manière ou d'autre, il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-tems, & n'eus point de réponse. Je commençois d'être embarrassé: mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fût vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu? Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses

gens , pour me faire , dit-il , jeter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille ; mais à cette menace la colère & l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte , & après avoir tiré un bouton qui la fermoit en dedans : non pas , M. le Comte , lui dis-je , en revenant à lui d'un pas grave ; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire : trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action , mon air le calmèrent à l'instant même : la surprise & l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie , je lui fis mes adieux en peu de mots , puis sans attendre sa réponse j'allai rouvrir la porte , je sortis & passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire , & qui , je crois , m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite , & sortis sur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu surpris , il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner.

Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les François de considération qui étoient à Venise s'y trouvèrent. L'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sol, & réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de St. Cyr avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison; je remerciai tous les autres, & en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, & lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête & se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter;



sur l'avis que m'en donna l'abbé de B...s, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le sur-lendemain comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, & me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis: j'allai prendre congé de M. l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très-bien, & du comte de Finochietti ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio se chargea de payer, & que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyions souvent revus depuis ce temps là: mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé,

je les remboursai très-exactement, sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célèbres amusemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise, mais mes occupations qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettois. La première & la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, & un gentilhomme Forlân dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, & dont je ne me rappelle point sans émotion l'aimable souvenir : c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit & de connoissances, passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maîtres.

ses , ces dernières presque toutes filles à talens , chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi ; mais très-peu : les goûts vifs , les talens , les spectacles nous rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la musique italienne ; mais j'avois aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles, je trouvois que je n'avois pas oui chanter jusqu'alors , & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller , manger & jouer dans les loges quand je n'aurois voulu qu'écouter , je me dérobois souvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là tout seul , en fermé dans ma loge , je me livrois malgré la longueur du spectacle au plaisir d'en jouir à mon aise & jusqu'à la fin. Un jour au théâtre de St. Chrisostome je m'endormis & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs

bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie, & les chants angéliques de celui qui me réveilla? Quel réveil! quel ravissement! quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles & les yeux! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore & que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi :

*Conservami la bella  
Che si m'accende il cor.*

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, & je l'ai gardé long-temps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, & qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien,

que la république dote ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* on a durant les vêpres, des motets à grand chœur & en grand orchestre, composés & dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrioni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, & nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs même de l'opéra venoient se former au grand goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne lais-

soient passer que des sons, & me ca-choient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre chose. Un jour que j'en parlois chez le Blond : si vous êtes si curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées, je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me présenta l'une à après l'autre ces chanteuses célèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie, ..... elle étoit horrible. Venez, Cattina, ..... elle étoit borgne. Venez, Bettina, ..... la petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma surprise. Deux ou trois cependant, me parurent passables : elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois désolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclud pas les grâces ; je leur en trouvai.

Je me disois, on ne chante pas ainsi sans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de tous ces laidrons. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient, je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose, que ce n'est pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler ; le maître des ballets de St. Jean Chrysostome m'en fit demander deux que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, & qui furent dansés par une petite Bettina, jolie & surtout aimable fille, entretenue par un

espagnol de nos amis appelé Fagoaga , & chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent. Mais à propos de filles , ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient ; n'avez - vous rien , pourroit-on me dire , à confesser sur cet article ? Oui , j'ai quelque chose à dire , en effet , & je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques , & je n'avois pas à Venise autre chose à ma portée ; l'entrée de la plupart des maisons du pays m'étant interdite à cause de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très-aimables , mais d'un difficile abord , & je considérais trop le père & la mère pour penser même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune personne appelée Mlle. de Cataneo , fille de l'agent du roi de Prusse ; mais Carrio étoit amoureux d'elle : il a même été question de mariage. Il étoit à son aise & je n'avois rien ; il avoit cent louis d'appointemens , je n'avois que cent pistoles , & outre que je ne voulois pas



aller sur les brisées d'un ami, je savois que par-tout, & sur-tout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie, on ne doit pas se mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins ; trop occupé pour sentir vivement ceux que le climat donne, je vécus plus d'un an dans cette ville, aussi sage que j'avois fait à Paris, & j'en suis reparti au bout de dix-huit mois sans avoir approché du sexe que deux seules fois, par les singulières occasions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amusemens de Venise. Ces Messieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentillesse des courtisannes Vénitiennes & disant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valussent. Dominique dit qu'il falloit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, & que j'en serois content. Je me mis à rire de cette

offre obligeante, & le comte Piati, homme déjà vieux & vénérable, dit avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation; & malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même, uniquement par foiblesse, par honte de marquer de la défiance, & comme on dit dans ce pays-là *per non parer troppo cogliono*. La Padoana chez qui nous allâmes, étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle; je fis venir des forbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure, je voulus m'en aller en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, & moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en retournai au palais si persuadé que j'étois poivré, que la première chose que je fis en arrivant, fut

d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisannes. Rien ne peut égaler le mal-aïse d'esprit que je souffris durant trois semaines sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois, concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir aisément être infecté; & quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, & si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, & quant à son origine, & quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à diner sur son bord, & que j'y avois mené le secrétaire d'Es-

pagne. Je m'attendois au salut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué; & il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands, on accordeit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser parce que cela m'est toujours impossible, & quoique le dîné fut très-bon, & qu'Olivet en fit très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu, & parlant encore moins.

A la première santé, du moins, j'attendois une salve: rien. Carrio qui me lisoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demandé ce qu'il veut dire; il répond en plaisantant. La gondole aborde, & j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquetement mise & fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre,

&amp;

& je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien; son accent seul eut suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant, elle me regarde, me fixe un moment; puis s'écriant: Bonne Vierge! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, & me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, & quoique la surprise fît d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contint elle-même; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité; & quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fautive de toute cette pétulance, elle nous dit que je ressemblois, à s'y tromper, à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane;

qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une sotté; qu'elle me prenoit à sa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raison que je l'aimasse tant que cela lui conviendrait, & que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, & j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne, & j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place & de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, & je le fis. Ils causèrent très-long-temps ensemble & tout bas; je les laissai faire. Elle m'appella, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux point être aimé à la françoise, & même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après

le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laissa payer sans façon. Mais elle donna partout des tringueltes beaucoup plus torts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent & nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante: quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'est plus juste: mais en endurant leurs

careffes, je ne veux pas endurer leurs insultes, & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, & que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes & son tour de gorge, étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise, & l'effet en est si charmant, que je suis surpris que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mde. de L.....e, dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore; mais qu'elle étoit vieille & laide & froide auprès de ma Zulietta! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes & les grâces de cette fille enchanteresse; vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des



cloîtres, font moins fraîches, les beautés du ferrail font moins vives, les houris du paradis font moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur & aux sens d'un mortel. Ah ! du moins, si je l'avois su goûter pleine & entière un seul moment . . . . . ! Je la goûtai, mais sans charme. J'en émouffai tous les délices ; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie, qui peigne bien mon naturel, c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous soyez, qui voulez connoître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connoître à plein J. J. Rousseau.

J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour & de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois

jamais cru que sans respect & sans estime on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités, le prix de ses charmes & de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup au lieu des flammes qui me dévoient, je sens un froid mortel courir dans mes veines : les jambes me flageolent, & prêt à me trouver mal, je m'affaiblis, & pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes, & ce qui me passoit par la tête en ce moment ? Je me disois : cet objet dont je dispose, est le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour ; l'esprit, le corps, tout en est parfait ; elle est aussi bonne & généreuse, qu'elle est aimable & belle. Les grands, les princes, devroient être ses esclaves ; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant, la voilà misérable coureuse, livrée au public ; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle ; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle fait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître, doit être nul à

ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens & me rend la dupe d'une indigne falope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore, détruise l'effet de ses charmes & la rende odieuse à ceux qui devoient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière, & il ne me vint pas même à l'esprit, que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon état depuis la Padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle, & je suis très-persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions si bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & passé devant son miroir, elle comprit, & mes yeux lui con-

firmèrent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir & d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche & la main d'un homme, je m'aperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne, & persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, & dans son humeur folâtre, dit & fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser,

& sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après, & se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid & dédaigneux : *Zanetto, lascia le donne, e studia la matematica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez vous qu'elle remit au troisième jour, en ajoutant avec un sourire ironique, que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes & de ses grâces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens si mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, & néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille, avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite. Son orgueil l'eût été du

moins, & je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je l'avois réparé mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; & comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant

qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mère & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix; pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenses : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là passer les soirées, causer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée. Tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un

attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été moins possible de les y faire entrer, & je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette petite fille devenue nubile, comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentimens du bon Carrio prendre à son insçu le même tour. Nous nous ménageons sans y penser des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je suis certain que quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe, arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet, en sortant de chez M. de M....., étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle & la sottise qu'il fit



d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil chargé par intérim des affaires étrangères, après la mort de M. Amelot. Je partis aussi-tôt que ma lettre : je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Ossola; je traversai le St. Plomb. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève, M. de la Clofure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffécourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon père; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire du Villard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause; & pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, & nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon

pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble ; & après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec du Villard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une fripponnerie bien basse de M. de M..... J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes & six paires de bas de soie blancs ; rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appelloit ballot, pesoit onze quintaux, & il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les sors de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon & de Mar-

feuille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M.....; & muni de ces pièces & de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très impatient d'en faire usage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures, à Côme, en Valais & ailleurs. Je vis plusieurs choses là, entr'autres les isles Boromées qui mériteroient d'être décrites; mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte & mal, un travail qui demanderoit le loisir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre si je puis cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin (\*).

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé, & en arrivant je trouvai que dans les bureaux & dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'am-

---

(\*) J'ai renoncé à ce projet.

ambassadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Venise, malgré les preuves sans réplique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni réparation, je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointemens, & cela par l'unique raison, que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, & que c'étoit une affaire particulière entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offensé, lésé, malheureux, que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi ! il étoit l'ambassadeur ; je n'étois, moi, que le secrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, vouloit que je n'obtinsse aucune justice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire, & c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me

laissa clabauder, on m'encouragea même, on faisoit chorus : mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison & jamais justice, je perdis enfin courage, & plantai-là tout.

La seule personne qui me reçut mal & dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut Mde. de B.....l. Toute pleine des prérogatives du rang & de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué qu'en sortant de chez elle, je lui écrivis une des fortes & vives lettres que j'aye peut-être écrites, & n'y suis jamais retourné. Le P. Castel me reçut mieux ; mais à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidèlement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause & ma fierté naturelle, ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Castel, & par-là d'aller aux Jésuites, où je ne connoissois

que lui seul. D'ailleurs, l'esprit tyran-  
nique & intrigant de ses confrères, si  
différent de la bonhomie du bon père  
Hemet, me donnoit tant d'éloignement  
pour leur commerce, que je n'en ai vu  
aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le  
P. Berthier, que je vis deux ou trois fois  
chez M. D...n, avec lequel il travailloit  
de toute sa force à la réfutation de Mon-  
tesquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce  
qui me reste à dire de M. de M..... Je  
lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne  
lui falloit pas un secrétaire, mais un  
clerc de procureur. Il suivit cet avis, &  
me donna réellement pour successeur  
un vrai procureur, qui dans moins d'un  
an lui vola vingt ou trente mille livres.  
Il le chassa, le fit mettre en prison,  
chassa ses gentilhommes avec esclandre  
& scandale, se fit par-tout des querelles,  
reçut des affronts qu'un valet n'endure-  
roit pas, & finit à force de folies, par  
se faire rappeler & renvoyer planter ses  
choux. Apparemment que parmi les ré-  
primandes qu'il reçut à la cour, son  
affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du

moins peu de temps après son retour , il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte & me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là ; mes dettes de Venise, dettes d'honneur, si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter, de même que le billet de Z.....o N..i Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, & je restai sans un sol comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M..... qu'à sa mort, que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme ! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant, il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, & de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit destiné dans ma jeunesse, & dont par moi seul je m'étois rendu coupable dans un âge plus avancé.

La justice & l'inutilité de mes plaintes

me laissèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public & la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne fais quel ordre apparens, destructif en effet de tout ordre, & qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible & à l'iniquité du fort. Deux choses empêchèrent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite : l'une qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, & que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand & de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste & du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié qui tempéroit & calmoit ma colère par l'ascendance d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscayen, ami de mon ami de Carrio, & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens, & pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, & n'imaginant



rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences, & je lui conseillai, pour en prendre le goût, un voyage & six mois de séjour à Paris. Il me crut & fut à Paris. Il y étoit & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié; je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévorait & digérait tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentoit sans qu'il s'en doutât lui-même! Quels trésors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit: nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes: nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, & tout en nous contrariant sans cesse,

aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit, & dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales communes dans son pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans son esprit, que le désir dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, & je lui ai souvent oüi dire avec beaucoup de sang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenser son ame. Il étoit galant sans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il se plaisoit avec les maîtresses de ses amis ; mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun désir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont son cœur étoit dévoré ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié, il est mort jeune, il a laissé des enfans ; & je suis persuadé, comme de mon existence, que sa femme est la première & la seule qui lui ait fait connoître les plaisirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot

comme un Espagnol , mais en - dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi , je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensoit en matiere de religion. Que son ami fût juif , protestant , turc , bigot , athée , peu lui importoit , pourvu qu'il fût honnête-homme. Obstiné , têtù pour des opinions indifférentes , dès qu'il s'agissoit de religion , même de morale , il se recueilloit , se taisoit , ou disoit simplement : *je ne suis chargé que de moi*. Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élevation d'ame avec un esprit de détail , porté jusqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi de la journée par heures , quarts-d'heure & minutes , & suivoit cette distribution avec un tel scrupule , que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase , il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues , il y en avoit pour telle étude ; il y en avoit pour telle autre ; il y en avoit pour la réflexion , pour la conversation , pour l'office , pour Locke , pour le rosaire , pour les

visites , pour la musique , pour la peinture ; & il n'y avoit ni plaisir , ni tentation , ni complaisance , qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y conformasse , je commençois par rire , & je finissois par pleurer d'admiration. J'aimais il ne gênoit personne , ni ne supportoit la gêne ; il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère ; mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur ; il entendoit raillerie , & il aimoit à railler. Il y brilloit même & il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant & tapageur en paroles ; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit , on le voyoit sourire , & tout à travers ses emportemens , il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche , les joues colorées , les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand & bien fait.

fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes & fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien , que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia , pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens postérieurs , mes désastres, son mariage , sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent , les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance , je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser , dès leur naissance , les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former , rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée , & dont néanmoins je venois

d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, & dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; & pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel St. Quentin, qui dans un quartier solitaire, & peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aise, que la bruyante rue St. Honoré.

Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, & qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille appelée Thérèse le Vasseur, étoit

de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé; la mère ayant effuyé des banqueroutes fit mal ses affaires, quitta le commerce & vint à Paris avec son mari & sa fille qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste & plus encore de son regard vif & doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond, de plusieurs abbés Irlandois, Gascons, & autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai: il n'y avoit là que moi seul qui parlât & se comportât décemment. On agaça la petite; je pris sa défense. Aussi-tôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières & dans les propos, sur-tout avec le sexe. Je devins

hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins , & ses regards , animés par la reconnoissance qu'elle n'osoit exprimer de bouche , n'en devenoient que plus pénétrants.

Elle étoit très-timide ; je l'étois aussi. La liaison que cette disposition commune sembloit éloigner , se fit pourtant très-rapidement. L'hôteffe , qui s'en apperçut , devint furieuse , & ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite , qui , n'ayant d'appui que moi seul dans la maison , me voyoit partir avec peine , & soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs , le concours de nos dispositions eut bientôt son effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête-homme ; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible , simple & sans coquetterie ; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour , l'estime , la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe , & c'étoit parce que son cœur étoit tendre & honnête que je fus heureux sans être entreprenant,



La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite & confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, & n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fautive, & bien insultante pour ses mœurs, & croyant qu'elle m'avertissoit que ma fanté couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui, durant plusieurs jours, empoisonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes; elle me fit en pleurant l'avouer d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance & de l'adresse d'un séducteur. Si-tôt que je la compris, je fis un cri de joie: Pucelage! m'écriai-je; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans, qu'on en cherche!

Ah, ma Thérèse ! je suis trop heureux de te posséder sage & saine, & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait, & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un successeur à maman; puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, & en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée & domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors

j'étois feul , car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois befoin ; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être felon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former son esprit. J'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature ; la culture & les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien fu lire , quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs , j'avois à l'hôtel de Pontchartrain , vis-à-vis mes fenêtrés , un cadran , sur lequel je m'efforçai , durant plus d'un mois , à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année , & ne connoît pas un feul chiffre , malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne fait ni compter l'argent , ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases , pour amuser

Mde. de Luxembourg, & ses qui-pro-quo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, & si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, & devant les dames du plus haut rang, devant les grands & les princes, ses sentimens, son bon sens, ses réponses & sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, & à moi, sur son mérite, des complimens dont je sentoisi la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime, le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, & l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la Marquise de Monpipeau, faisoit le bel esprit, vouloit

diriger le sien, & gâtoit par son astuce la simplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sottise honte de n'oser me montrer avec Thérèse en public; & nous faisons, tête-à-tête, de petites promenades champêtres & de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit sincèrement, & cela redoubloit ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent prolongé: je ne désirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit tout autre dissipation superflue & insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait; paroles & musique. Il restoit seulement quelques accompagnemens & remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quel-

ques remplissages dans l'acte d'Ovide ; mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné , & même incertain. Il ne revint plus , & j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait , il s'agit d'en tirer parti : c'est un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de la Poplinière , chez qui Gauffecourt , de retour de Genève , m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : Mad<sup>e</sup>. de la Poplinière étoit sa très-humble éco-lière. Rameau faisoit , comme on dit , la pluie & le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples , je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir , disant qu'il ne pouvoit lire des partitions , & que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-dessus , qu'on pouvoit le lui faire entendre , & m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux : je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant & répétant sans cesse que ce devoit être une

belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, & qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dizaine de symphonistes, & pour chanteurs, Albert, Bérard, & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience : mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & sonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus se contenir ; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme consommé dans l'art, & le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique ; & il est vrai que mon travail inégal & sans règle, étoit tantôt sublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie & que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit

pillard fans talent & fans goût. Les affiftans, & furtout le maître de la maifon, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu qui, dans ce temps-là, voyoit beaucoup M. & Md<sup>e</sup>. de la Poplinière, vint parler de mon ouvrage, & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand cœur & en grand orchestre aux frais du Roi, chez M. de Bonneval, intendant des Menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut furprenant : M. le Duc ne cefloit de s'écrier & d'applaudir, & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Taffe, il fe leva, vint à moi & me ferrant la main : « M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles ».

Md<sup>e</sup>. de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Md<sup>e</sup>. de la Poplinière me fit, à fa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord



ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le Duc arriva peu après & me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, & me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le Roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la Cour; il en faut faire un autre. Sur ce seul mot j'allai m'enfermer chez moi; & dans trois semaines, j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens, & de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque, & mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble & beaucoup mieux faite, & si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation; mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver, qui suivit la bataille de Fonte-

noi, il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entr'autres plusieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé: *la Princesse de Navarre*, dont Rameau avoit fait la musique, & qui venoit d'être changé & réformé sous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changemens aux divertissemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique.

Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des soins à celui-là, M. de Richelieu pensa à moi, me fit proposer de m'en charger, & pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poëme & la musique. Avant toute chose, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce sujet une lettre très-honnête & même respectueuse, comme il convenoit. Voici sa réponse,

15 Décembre 1745.

« Vous réunissez, Monsieur, deux

» talens qui ont toujours été séparés  
» jusqu'à présent. Voilà déjà deux bon-  
» nes raisons pour moi de vous estimer,  
» & de chercher à vous aimer. Je suis  
» fâché pour vous que vous employiez  
» ces deux talens à un ouvrage qui n'en  
» est pas trop digne. Il y a quelques  
» mois que M. le duc de Richelieu  
» m'ordonna absolument de faire en un  
» clin-d'œil une petite & mauvaise  
» esquisse de quelques scènes insipides  
» & tronquées, qui devoient s'ajuster à  
» des divertissemens qui ne sont point  
» faits pour elles. J'obéis avec la plus  
» grande exactitude, je fis très-vîte &  
» très-mal. J'envoyai ce misérable cro-  
» quis à M. le duc de Richelieu, comp-  
» tant qu'il ne serviroit pas, ou que je le  
» corrigerois. Heureusement il est entre  
» vos mains, vous en êtes le maître  
» absolu ; j'ai perdu entièrement tout  
» cela de vue. Je ne doute pas que vous  
» n'ayez rectifié toutes les fautes échap-  
» pées nécessairement dans une compo-  
» sition si rapide d'une simple esquisse ;  
» que vous n'ayez suppléé à tout.

» Je me souviens qu'entre autres ba-  
» lourdises, il n'est pas dit dans ces  
» scènes qui lient les divertissemens,  
» comment la princesse Grenadine passe  
» tout-d'un-coup d'une prison dans un  
» jardin ou dans un palais. Comme ce  
» n'est point un magicien qui lui donne  
» des fêtes, mais un seigneur Espagnol,  
» il me semble que rien ne doit se faire  
» par enchantement. Je vous prie, Mon-  
» sieur, de vouloir bien revoir cet en-  
» droit, dont je n'ai qu'une idée confuse.

» Voyez s'il est nécessaire que la prison  
» s'ouvre, & qu'on fasse passer notre prin-  
» cesse de cette prison dans un beau  
» palais doré & verni, préparé pour elle.  
» Je fais très-bien que tout cela est fort  
» misérable, & qu'il est au-dessous d'un  
» être pensant de faire une affaire sérieuse  
» de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il  
» s'agit de déplaire le moins qu'on pourra,  
» il faut mettre le plus de raison qu'on  
» peut, même dans un mauvais diver-  
» tissement d'opéra.

» Je me rapporte de tout à vous, &  
» à M. Ballot, & je compte avoir bientôt  
» l'honneur de vous faire mes remerci-

» mens , & de vous assurer , Monsieur ,  
» à quel point j'ai celui d'être , &c. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu ; & la souplesse courtisane qu'on lui connoît , l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu , jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire & dispensé de tous égards pour Rameau , qui ne cherchoit qu'à me nuire , je me mis au travail , & en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna , quant aux vers , à très-peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles , & j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long & plus pénible. Outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil , & entr'autres l'ouverture , tout le récitatif dont j'étois chargé , se trouva d'une difficulté extrême , en ce qu'il falloit lier , souvent en peu de vers , & par des modulations très-rapides , des symphonies

& des chœurs dans des tons fort éloignés, car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défigurés ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, & sur-tout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer, m'avoit élevé le génie, & je puis dire que dans ce travail ingrat & sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, & Rameau n'y vint pas, ou se cacha. Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres; en voici le début :

O mort ! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique affortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Mde. de la Poplinière fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enter-

rement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé , & qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas , dit-il , c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par Mde. de la Poplinière & justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois affaire à trop forte partie , & il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille , au lieu des éloges que j'attendois , & qui certainement m'étoient dus , je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade , épuisé de fatigue , dévoré de chagrin ; & de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau , qui fut chargé des changemens indiqués par Mde. de la Poplinière , m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra , pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe , & je la refusai. Comme il n'y avoit plus que

cinq ou six jours, jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, & il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne & d'un style très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi & gendre de M. Muffard, mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage, & que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau; mais celui-ci, de concert avec Mde. de la Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs, & où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire; & Rameau aimait mieux que son nom fût supprimé, que d'y voir associer le mien.

Si tôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de Richelieu: il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard.



Ne l'ayant plus revu depuis lors , j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage , l'honoraire qu'il devoit me produire ; & mon temps , mon travail , mon chagrin , ma maladie & l'argent qu'elle me coûta , tout cela fut à mes frais , fans me rendre un sol de bénéfice , ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi , & pensoit avantageusement de mes talens. Mais mon malheur & Mde. de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme , à qui je m'étois efforcé de plaire , & à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord , me dit-il , son amitié pour Rameau , dont elle est la prôneuse en titre , & qui ne veut souffrir aucun concurrent ; & de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle , & qu'elle ne vous pardonnera jamais , c'est d'être Genevois. Là-dessus , il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit , & sincère ami de M. de la Popli-

nière , avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien , & qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable , ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Poplinière , ajouta-t-il , ait de l'amitié pour vous , & que je le sache , ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme ; elle vous hait , elle est méchante , elle est adroite , vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à peu près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père , âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autre temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère , & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère , faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever , & qu'il leva

en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, & que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi ! me dis-je avec dédain, Jean-Jacques se laissera-t-il subjugué à ce point par l'intérêt & par la curiosité ? Je remis sur le champ la lettre sur ma cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant je l'aperçus, je l'ouvris sans me presser ; j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaisirs à la fois ; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie

de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes les lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de secrets dont elle prétendoit que je fîsse ma fortune & la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserroit le cœur & lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des frippons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, sur-tout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après. Le temps s'écouloit & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'étoit pas comme elle. Si-tôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère  
en

en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas affaire à une personne avide, & que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas des folies. Content de tenir Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressans besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mère, & je ne me bornois pas à cela; mais, par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquans, Thérèse étoit en proie à sa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destinée. Il étoit singulier que la cadette des enfans de Mde. le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, la seule qui nourrissoit son père & sa mère, & qu'après avoir été longtemps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces, appelée Goton le Duc, étoit assez aimable & d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des

autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la nièce *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De-là le nom de *tante*, duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, & que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que, dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avifai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux Italiens: elle y fut reçue, & j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, & ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restait, & le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière, je m'étois

éloigné de celle de D...n. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble, & ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, & Thiériot seul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D...n. M. de F.....l suivoit alors l'histoire naturelle & la chymie, & faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. M. de D...n, qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espèce de secrétaire, & c'étoit-là l'objet des sermons de Thiériot.

J'exigeai préalablement que M. de F.....l employeroit son crédit, avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, & plusieurs morceaux furent

très-applaudis ; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire, & sans m'exposer au refus : mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.....l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mde. D...n, ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mde. D...n m'en a toujours supposé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition ; ce reproche, sur-tout à son égard, eut été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager ; j'abandonnai tout projet.



d'avancement & de gloire , & fans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu , je consacrai mon temps & mes soins à me procurer ma subsistance & celle de ma Thérèse , comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mde. D...n & à M. de F.....l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence ; car avec huit à neuf cent francs par an , que j'eus les deux premières années , à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins ; forcé de me loger à leur voisinage , en chambre garnie , dans un quartier assez cher , & payant un autre loyer à l'extrémité de Paris , tout au haut de la rue St. Jacques , où , quelque temps qs'il fit , j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie ; j'en fis plusieurs cours avec M. de F.....l chez M. Rouelle , & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science , dont nous possédions à peine les élémens. En 1747 , nous allâmes passer l'automne en Tou-

raine , au château de Chenonceaux , maison royale sur le Cher , bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers , dont on y voit encore les chiffres , & maintenant possédée par M. D...n , fermier général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu ; on y faisoit très-bonne chère ; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter , pleins d'une assez forte harmonie , & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément , si jamais j'en fais un. On y joua la comédie ; j'y en fis en quinze jours une en trois actes , intitulée : *l'Engagement téméraire* , qu'on trouvera parmi mes papiers , & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages , entr'autres une pièce en vers , intitulée : *l'Allée de Sylvie* , du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher , & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie , & celui que je faisois auprès de Mde. D...n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux , ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière , & quand j'y

revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez Mde. la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G.....e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers

aux gardes & mousquetaires. Le commandeur de N....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Pleffis, lieutenant-colonel retiré, bon & sage vieillard, & Ancelet, (\*) officier des mousquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes & de ceux qu'on distinguoit dans leur métier. M. de Besse, M. de Forcade & d'autres dont j'ai oublié les

(\*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les *Prisonniers de Guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière & en Bohême, & que je n'osai jamais avouer ni montrer, & cela par la singulière raison que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, & que, républicain & frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque & la cause dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

noims. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, & l'on y polifsonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table; tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magasin étoit à la porte: car l'allée par où l'on alloit chez Mde. la Selle, étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très jolies filles; avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après-dîner. Je m'y serois amusé comme les autres; j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai

jamais. Quant à Mde. la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amufantes, & j'y pris auffi peu-à-peu, non, grâces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui peuploit le mieux les Enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens, & je me dis: puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, & le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit

une sage-femme prudente & sûre, appelée Mlle. Gouin, qui demouroit à la pointe St. Eustache, pour lui confier ce dépôt, & quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant, & il fut déposé par la sage-femme au bureau des Enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année suivante même inconvenient & même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser ainsi que dans ma destinée. Quant à présent tenons-nous à cette première époque. Ses suites aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connaissance avec Mde. D'.....y, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoi-

res. Elle s'appeloit Mlle. des C.....s; venoit d'épouser M. D'.....y, fils de M. de L.....e de B.....e, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de F.....l. Elle étoit musicienne aussi, & la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de F.....l m'introduisit chez Mde. D'.....y; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens, c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle. d'E...e, qui passoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mde. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.....l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D'.....y.



M. de F..... l me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru instruit ; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce soit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma situation très-embarrassante, sur-tout avec Mde. de F..... l, qui me connoissoit assez pour ne pas se défier de moi, quoiqu'en liaison avec sa rivale. Je consolais de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes ; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, & sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Mde. de F..... l qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels, & Mde. D'..... y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de F..... l, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que si

elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à Mde. D'.....y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de F.....l avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, & pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur & complaisance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtise & ma gaucherie, Mde. D'....y. voulut me mettre des amusemens de la Chevreffe, château près de St. Denis, appartenant à M. de B.....e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, & qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de Mde. D'.....y, je fis aussi celle de sa belle-

sœur Mlle. de B.....e qui devint bientôt comtesse de H.....t. La première fois que je la vis, elle étoit à la veille de son mariage ; elle me causa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aye pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois sur-tout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nanette, ainsi que j'avois une Thérèse ; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèse, aussi bien de figure que sa Nannette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la sienne, pigrièche & harangère, ne montrait rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa

toutefois : ce fut fort bien fait , s'il l'avoit promis. Pour moi qui n'avois rien promis de semblable , je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac , qui n'étoit rien , non plus que moi , dans la littérature , mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier , peut-être , qui ait vu sa portée & qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi , & tandis qu'enfermé dans ma chambre , rue Jean St. Denis près l'opéra , je faisois mon acte d'Héliode , il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'origine des connoissances humaines , qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé , l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence , & la métaphysique , alors très-peu à la mode , n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de son ouvrage ; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir ; ils se convinrent. Diderot

engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, & ce grand métaphysicien eut de son premier livre, & presque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, & nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous ses rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai-là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persiffléur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en esquissai la première feuille, & cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, & ce projet en demetira-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de *Chambers*, semblable à peu-

près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F....., appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de reprehensible que quelques traits personnels, dont Mde. du Pré de St. Maur & M.

de Réaumur furent choqués , & pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination , qui porte toujours le mal au pis , s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mde. de P.....r pour la conjurer de le faire relâcher , ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre ; elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace , & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissimens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur , je crois que je serois mort de désespoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reste , si ma lettre a produit peu d'effet , je ne m'en suis pas non plus beaucoup fait valoir ; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens , & jamais à Diderot lui-même.

*Fin du septième Livre.*

LES  
CONFESSIONS.

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

---

LIVRE HUITIEME.

---

---

**J'**AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mde. D . . . n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun, son gouverneur. J'avois fait chez M. de la P. . . . . e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa



belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai sous bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. À souper, le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence : j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inspire un ami malheureux, & l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un, appelé M. Klupffell, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, & ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appelé M. G..., qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, & dont l'équipage très-mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir Klupffel & moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G... n'alla pas

tout-à-fait si vite ; il ne se mettoit guère en avant , bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner , l'on parla de musique ; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince , & ainsi commença cette amitié , qui d'abord me fut si douce , enfin si funeste , & dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon , & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même ! mais retenu deux ou trois jours chez Mde. D...n par des soins indispensables , après trois ou quatre siècles d'impatience , je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable ! Il n'étoit pas seul ; d'Alembert & le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant je

ne vis que lui , je ne fis qu'un saut , qu'un cri , je collai mon visage sur le sien , je le ferrai étroitement sans lui parler autrement que par mes pleurs & par mes sanglots ; j'étouffois de tendresse & de joie. Son premier mouvement , sorti de mes bras , fut de se tourner vers l'ecclésiastique , & de lui dire : vous voyez , Monsieur , comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion , je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là , j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot , ce n'eût pas été là la première idée qui me seroit venue.

Je le trouvai très-affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible , & quoiqu'il fût fort agréablement au château , & maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs , il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissoit le plus à sa peine , je crus être aussi celui dont la

vue lui feroit la plus consolante, & tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied, quand j'étois seul, & j'allois vite pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre, & souvent rendu de chaleur & de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avifai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France, & tout en marchant & le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'academie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences & des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif  
de

de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle, sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, & dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusques dans la musique. Avant de l'apprendre, je savois par cœur des multitudes de chansons : sitôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun, & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en puisse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'aperçut ; je lui en dis la cause, & je lui lus la profopopée de Fabricius, écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, & de concourir au prix. Je le fis, & dès cet

instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie & de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentimens se montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu, & ce qu'il y a de plus étonnant, est que cette effervescence se soutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, & que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables : puis quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever & de m'habiller me faisoit tout perdre, & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit pres-

que plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avifai de prendre pour secrétaire, Mde. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille & son mari plus près de moi, & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, & cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, & m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur & de force, manque absolument de logique & d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense à G. . . . , avec lequel depuis son entrée chez le comte de F. . . . je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il

avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles sans trêve & sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, & sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mde. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'est-à-dire, que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que jamais le desir que j'avois depuis longtemps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse; mais l'embarras de sa nom-



breuse famille, & sur-tout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, & j'en profitai, M. de F..... l & Mde. D... n sentant bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis, & de plus, Mde. D... n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse nous mêmes tout en commun, & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes, & nous y avons demeuré paisiblement & agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bon homme très-doux, qui craignoit extrêmement sa femme, & qui lui avoit donné pour cela le surnom de lieutenant criminel, que G... par p'aisanterie transporta dans la suite à la fille. Mde.

le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse, elle se piquoit même de politesse & d'airs du grand monde; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, & cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens: du reste assez bonne mère, parce qu'elle trouvoit son compte à l'être, & couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblais d'attentions, de soins, de petits cadeaux, & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; & du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse supporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange: notre attachement croissoit avec notre intimité, & nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plai-

sirs pouvoient se décrire , ils feroient rire par leur simplicité. Nos promenades tête à-tête hors de la ville où je dépensois magnifiquement huit ou dix sols à quelque guinguette. Nos petits soupés à la croisée de ma fenêtre , assis en vis-à-vis sur deux petites chaises , posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation la fenêtre nous servoit de table , nous respirions l'air , nous pouvions voir les environs , les passans , & , quoiqu'au quatrième étage , plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira , qui sentira les charmes de ces repas , composés pour tout mets , d'un quartier de gros pain , de quelques cerises , d'un petit morceau de fromage , & d'un demi-septier de vin que nous buvions à nous deux ? Amitié , confiance , intimité , douceur d'ame , que vos assaisonnemens sont délicieux ! Quelquefois nous restions-là jusqu'à minuit sans y songer , & sans nous douter de l'heure , si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles : je l'ai

toujours dit & senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eue à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable; mes liaisons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G..., & devinrent aussi familières; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines & folles polissonneries de Klupffell & par les plaisans germanismes de G..., qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies; mais la joie y suppléoit, & nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vangea galamment en nous mettant du même

souper , & puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature me parut d'un assez bon naturel , très-douce , & peu faite à son métier , auquel une forcère , qu'elle avoit avec elle , da styloit de son mieux. Les propos & le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffel ne voulut pas faire ses honneurs à demi , & nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite , qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. G... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle ; & s'il s'en abstint , il est peu probable que ce fut par scrupule , puisqu'avant d'entrer chez le comte de F.... il logeoit chez des filles au même quartier St. Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux ; où logeoit cette fille , aussi honteux que St. Preux sortit de la maison où on l'avoit enivré ; & je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'aperçut à quelque signe & surtout à mon air confus , que j'avois quelque

reproche à me faire ; j'en allégeai le poids par ma franche & prompte confession. Je fis bien, car dès le lendemain G... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir ; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confiance, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma Thérèse : car elle fut plus choquée du procédé de G... qu'offensée de mon infidélité ; & je n'essuyai de sa part que des reproches touchans & tendres, dans lesquels je n'aperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille, égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire ; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit ministre & chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle

s'avisa de prendre Klupffell pour le pape ; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, & je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à G.... & à Klupffel, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux, le nom de Papeffe Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles ; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là ni dans ma jeunesse : car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante 1750, commé je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme & de vertu, que mon père & ma patrie & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus

rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au dessus de la fortune & de l'opinion, & de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte & la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, & de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, & mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice & de la raison, & sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en seignant de vouloir la purifier, & dont ils n'ont plus fait par leurs formules



qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible, quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats ; rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au-dedans desquels aucun vrai sentiment de justice & d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple. Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachemens ; cette force avec laquelle ils me subjuguent ; ces déchiremens cruels quand il les faut rompre ; cette bienveillance innée pour mes semblables ; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste ; cette horreur du mal en tout genre ; cette impossibilité de haïr, de nuire & même de le vouloir ; cet attendrissement, cette vive & douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs ? Non,

je le sens, & le dis hautement ; cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie J. J. n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même ; en les destinant à devenir ouvriers & paysans, plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen & de père ; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé ; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garanti par-là du sort de leur père, & de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les aban-

donner. Si je les avois laissés à Mde. D'.....y ou à Mde. de L.....g, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelqu'autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens : il vaut mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfants-trouvés, ainsi que les premiers, & il en fut de même des deux suivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons; je le dis à Diderot, à G...., je l'appris dans la suite à Mde. D'.....y, & dans la suite encore à Mde. de L.....g, & cela librement, franchement, sans aucune espèce de nécessité, & pouvant aisément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme;

très-difcrète & fur laquelle je comptois parfaitement. Le feul de mes amis à qui j'eus quelque intérêt de m'ouvrir, fut le médecin Thierry, qui foigna ma pauvre tante dans une de fes couches où elle fe trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun myftère à ma conduite, non-feulement parce que je n'ai jamais rien fu cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout péfé, je choifis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainfi mes confidences, Mde. le Vaffeur les faisoit auffi de fon côté, mais dans des vues moins défintéreffées. Je les avois introduites, elle & fa fille, chez Mde. D...n, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le fecret de fa fille. Mde. D...n, qui eft bonne & généreufe, & à qui elle ne difoit pas combien, malgré la modicité de mes reflources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de fon côté avec une libéralité, que par l'ordre de la mère

la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mde. D...n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite : j'ignore encore si Mde. de C.....x sa bru le fut aussi : mais Mde. de F.....l sa belle-fille le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mde. le Vasseur & sa famille ; car les plus déterminantes venoient de-là, & je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Mde. D...n & de l'amitié de Mde. de C.....x ; je l'étois de celle de Mde. de F.....l, qui, d'ailleurs, mourut long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, & ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés : sans vouloir me

disculper du blâme que je mérite , j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande , mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs , mais le désir de nuire n'est pas entré dans mon cœur , & les entrailles de père ne sauroient parler bien puissamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié , violer le plus saint de tous les pactes , publier les secrets versés dans notre sein , déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé , & qui nous respecte encore en nous quittant , ce ne sont pas-là des fautes ; ce sont des bassesses d'ame & des noirceurs.

J'ai promis ma confession , non ma justification ; ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai , c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C.....x me rendit la maison de sa mère encore plus agréable par le mérite & l'esprit de la nouvelle mariée , jeune personne très-aimable , & qui parut me distinguer parmi les scribes de M. D...n. Elle étoit fille

unique de Mde. la vicomtesse de R.....t , grande amie du comte de F.... , & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille ; mais leurs humeurs ne se convenant pas , cette liaison n'eut point de suite , & G.... , qui dès-lors visoit au solide , préféra la mère , femme du grand monde , à la fille , qui vouloit des amis sûrs & qui lui conviussent. Sans se mêler d'aucune intrigue , ni chercher du crédit parmi les grands , Mde. D...n , ne trouvant pas dans Mde. de C.....x toute la docilité qu'elle en attendoit , lui rendit sa maison fort triste , & Mde. de C.....x , fière de son mérite , peut-être de sa naissance , aimant mieux renoncer aux agrémens de la société , & rester presque seule dans son appartement , que de porter un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle , par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je la trouvai l'esprit métaphysique & penseur , quoique par fois un peu sophistique. Sa conversation , qui n'étoit point du tout

celle d'une jeune femme qui sort du couvent , étoit pour moi très-atrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouissante ; sa taille eut été grande & belle , si elle se fût mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré & d'une beauté peu commune , me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge , & m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire , & que j'étois résolu de suivre à tout prix , me garantirent d'elle & de ses charmes. J'ai passé , durant tout un été , trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle , à lui montrer gravement l'arithmétique , & à l'ennuyer de mes chiffres éternels , sans lui dire un seul mot galant , ni lui jeter un œillade. Cinq ou six ans plus tard , je n'aurois pas été si sage ou si fou ; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie , & qu'une autre qu'elle auroit les premiers & les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mde. D...n , je m'étois toujours contenté de mon



soit , sans marquer aucun désir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires , conjointement avec M. de F.....l , étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.....l , qui me prenoit de jour en jour plus en amitié , songea à me mettre un peu plus au large & dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer , son caissier , étoit vieux , riche , & vouloit se retirer. M. de F.....l m'offrit cette place , & pour me mettre en état de la remplir , j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais , soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi ; soit que Dudoyer , qui me parut vouloir se donner un autre successeur , ne m'instruisît pas de bonne foi , j'acquis lentement & mal les connoissances dont j'avois besoin , & tout cet ordre de comptes , embrouillés à dessein , ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant , sans avôir saisi le fin du métier , je ne laissai pas d'en prendre la marche courante , assez pour pouvoir l'exercer rou-

dement. J'en commençai même les fonctions ; je tenois les registres & la caisse ; je donnois & recevois de l'argent , des récépissés , & quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier , la maturité des ans commençant à me rendre sage , j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement , comme je commençois à me mettre en train , M. de F..... fit un petit voyage , durant lequel je restai chargé de la caisse , où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis , l'inquiétude d'esprit que me donna ce dépôt , me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier , & je ne doute point que le mauvais sang que je me fis durant cette absence , n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour :

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver durant mes premières années une rétention presque continuelle , & ma tante Susan , qui prit soin de moi , eut des

peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant, ma robuste constitution prit enfin le dessus, & ma santé s'affermir tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, & de fréquentes ardeurs dans la vessie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage & les terribles chaleurs que j'avois souffertes renouvelèrent ces ardeurs, & me donnèrent des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle

je n'ai jamais recouvré ma première fanté.

Au moment dont je parle , m'étant peut-être un peu fatigué au mauffade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, & je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Mde. D...n m'envoya le célèbre Morand, qui, malgré son habileté & la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables. Il me conseilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me soulager; mais en rendant compte à Mde. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours qui me parvint, me fit faire de sérieuses réflexions sur mon état, & sur la bêtise de sacrifier le repos & l'agrément du peu de jours qui me restoient à vivre à l'affujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentoient que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu? & n'aurois je pas bonne grâce, caissier d'un receveur-général

général des finances , à prêcher le désintéressement & la pauvreté ? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre , elles s'y combitèrent avec tant de force , que rien depuis lors ne les en put arracher ; & durant ma convalescence , je me confirmai de sang-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance & la pauvreté , le peu de temps qu'il me restoit à vivre , j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion , & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien , sans m'embarasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre & les efforts que je fis pour en triompher , sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible , & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion , je venois à bout de mon dessein , le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu , que mortel ait jamais conçu. Mais tan-

dis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands & des soi-disant sages, je me laissois subjugué & mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui, jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle; dont je marque ici l'époque qui m'attira leur jalousie: ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois ré pour l'amitié, mon humeur facile & douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connoissent, & je n'eus pas un seul ennemi; mais si-tôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur; un plus grand encore fut d'être

environné de gens qui prenoient ce nom, & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût & le seul qui sans assujettissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, & faisant taire la vanité de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en suis si peu repenté, que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le

prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend, me marquoit-il, tout par dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.*

Cette faveur du public, nullement brigüée, & pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont, malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, & je jugeai qu'un copiste, de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Si-tôt que ma résolution fut bien prise & bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F.....l pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que Mde. D...n, de toutes leurs bontés, & pour leur demander leur pratique. F.....l ne comprenant rien à ce billet, & me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise, qu'il ne put par-



venir à l'ébranler. Il alla dire à Mde<sup>1</sup> D...n & à tout le monde que j'étois devenu fou ; je laissai dire , & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure & les bas blancs ; je pris une perruque ronde ; je posai l'épée ; je vendis ma montre , en me disant avec une joie incroyable : Grâce au ciel , je n'aurai plus besoin de favoir l'heure qu'il est ! M. de F.....l eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin , voyant mon parti bien pris , il la remit à M. d'Alibard , jadis gouverneur du jeune C.....x , & connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* (\*). Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire , je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge , qui étoit beau & en quantité , reste de mon équipage de Venise , & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en

(\*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par F.....l & ses consorts ; mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & long-temps après à tout le monde jusqu'à la formation du complot , & dont les gens de bon sens & de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

faire un objet de propriété, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étoient à vêpres & que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemises à moi de très-belle toile, & qui faisoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèse & moi soupçonnâmes son frère, qu'on favoit être un très-mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta malgré qu'elle en eut. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, & disparut enfin tout à fait. Je déplorai le sort de Thérèse & le mien, de tenir à une famille si mêlée, & je l'exhortai plus

que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge , & je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun , plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme ; je ne songeai plus qu'à la rendre solide & durable , en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes , tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon & raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage , ma résolution fit du bruit aussi , & m'attira des pratiques ; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes , cependant , m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant , & je crois que les médecins auxquels je me livrai , me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand ;

Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très-savans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, & m'affoiblirent considérablement. Plus je m'affervissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me monroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisannes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les sondes de Daran, qui seules me faisoient quelque effet, & sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire à grands frais d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut, avec tout ce qui m'en reste, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On sent qu'un traitement si coûteux,

si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru, que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Messieurs Joffe, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement mal mené dans une lettre à M. G.... Le second fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort; & sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois qu'un Jésuite, appelé le P. de Menou, y avoit mis la

main ; je me fiaï à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine ; & tombant fans ménagement sur toutes les phrafes jéfuitiques , je relevai chemin faifant un anachorifme , que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui , je ne fais pourquoi , a fait moins de bruit que mes autres écrits , eft jufqu'à préfent un ouvrage unique dans fon efpèce. J'y faifis l'occafion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la caufe de la vérité contre un fouverain même. Il eft difficile de prendre en même temps un ton plus fier & plus refpectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adverfaire pour lequel mon cœur plein d'ef-time pouvoit , fans adulation , la lui témoigner ; c'eft ce que je fis avec affez de fuccès , mais toujours avec dignité. Mes amis , effrayés pour moi , croyoient déjà me voir à la Baftille. Je n'eus pas cette crainte un feul moment , & j'eus raifon. Ce bon prince , après avoir vu ma réponfe , dit : *J'ai mon compte , je ne*

*m'y frotte plus.* Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance, dont j'aurai quelques-unes à citer, & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes, de Lyon, qui, dix ans auparavant, m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, & je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, & il m'attaqua, honnêtement toutefois, & je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien ; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs, pour faire contre moi d'affreux libelles, & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de

temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité & peu de profit pour ma bourse. Passot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout; &, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre longtemps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'affujétissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité: l'on vouloit connoître cet homme bizarre qui ne recherchoit personne, & ne se soucioit de rien que de vivre libre & heureux à sa manière: c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus



ils-s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance, & de quelque façon que je m'y prisse, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connois pas d'affujettissement plus avilissant & plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, & pour se venger de les voir

rejetées, taxoit mes refus d'arrogance & d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, & le systême que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de Mde. le Vasseur. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère, & les *gouverneuses*, comme les appeloit Gauffécourt, n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout, & cela me tourmenta moins par l'accusation de connivence, qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois ; le tout sans succès ; la Maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des chuchoteries continuelles ; tout étoit mystère & secret pour moi dans mon ménage, & pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu pour me

tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je favois crier & non pas agir ; on me laissoit dire & l'on alloit son train.

Ces tiraillemens continuels & les importunités journalières auxquelles j'étois assujetti, me rendirent enfin ma demeure & le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, & que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul, je rêvois à mon grand systême ; j'en jetois quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagréemens imprévus d'un état de mon choix, me jetèrent par diversion tout-à fait dans la littérature, & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre & de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en

dispensât. Ma sottise & maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bien-séances, je pris pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cet apreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu, & c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux & plus long-temps qu'on auroit dû l'attendre d'un effet si contraire à mon naturel. Cependant malgré la réputation de misantropie que mon extérieur & quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis & mes connoissances menoiert cet ours si farouche comme un agneau, & que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût.

Le Devin du village acheva de me

mettre à la mode , & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce , qui fait époque , tient à celle des liaisons que j'avois pour-lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances , mais deux seuls amis de choix , Diderot & G.... Par un effet du desir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher , j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai ; ils se convinrent , & s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre , mais G.... étranger & nouveau venu , avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot ; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mde. de C.....x , chez Mde. D'.....y , chez le baron d'H.....k. avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens ; cela étoit tout simple : mais aucun des siens ne

devint jamais le mien ; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F....., il nous donnoit souvent à dîner chez lui ; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S..... son parent, très-familier avec G...., ni d'aucune des personnes tant hommes que femmes avec lesquelles G.... eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, & m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long temps avant que G.... le conût lui-même, & je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse & d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même G...., avec lequel il étoit très-étroitement lié. G...., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle.

F... , s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperduement amoureux & de vouloir supplanter C.....c. La belle se piquant de constance , éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique & s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait oui parler. Il passoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie ; les yeux bien ouverts , le pouls bien battant , mais sans parler , sans manger , sans bouger , paroissant quelquefois entendre , mais ne répondant jamais , pas même par signe ; & du reste sans agitation , sans douleur , sans fièvre , & restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi nous partageâmes sa garde. L'abbé , plus robuste & mieux portant , y passoit les nuits , moi les jours , sans le quitter jamais ensemble , & l'un ne parloit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de F.... allarmé , lui amena Senac , qui , après l'avoir bien examiné , dit que ce ne seroit rien , & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du mé-

decin, & je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoique ce fût, que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla & reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avons rendus, tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit, & c'eût été réellement une anecdote merveilleuse que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit G... à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde, & par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pisaller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les sentimens vifs dont il faisoit parade étoient ceux qu'avec moins



de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussît dans le monde ; mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : G.... ; vous me négligez , je vous le pardonne : quand la première ivresse des succès bruyans aura fait son effet & que vous sentirez le vide , j'espère que vous reviendrez à moi , & vous me retrouverez toujours : quant à présent ne vous gênez point ; je vous laisse libre & je vous attends. Il me dit que j'avois raison , s'arrangea en conséquence , & se mit si bien à son aise , que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion , avant qu'il fût aussi lié avec Mde. D'....y , qu'il le fut dans la suite , étoit la maison du baron d'H.....k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu , qui jouissoit d'une assez grande fortune dont il usoit noblement , recevant chez lui des gens de lettres & de mérite , & par son savoir & ses lumières , tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis longtemps avec Diderot , il m'avoit recherché par son entremise , même avant que

mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raiton , je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina , & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance qui devint amitié, fitôt que j'eus un titre pour y prétendre , fut celle de M. Duclos. Il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.....e chez Mde. D'.....y , avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble , il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mde. D'.....y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muses galantes. Duclos , doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient , s'étoit prévenu pour moi , n'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant , renforcé par la connoissance , ma timidité , ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de

lai que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès & par ses éloges qui me revinrent , je fus le voir , il vint me voir ; & ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher , & à qui je dois de savoir , outre le témoignage de mon propre cœur , que la droiture & la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides , & dont je ne fais pas ici mention , furent l'effet de mes premiers succès , & durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme , cependant , qui me rechercha dans ce temps-là , tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mde. la marquise de Créqui , nièce de M. le bailli de Froulay , ambassadeur de Malte , dont le frère avoit précédé M. de M..... dans l'ambassade de Venise , & que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mde. de Créqui m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelque-

fois ; j'y vis plusieurs gens de lettres , & entr'autres M. S....., l'auteur de Spartacus , de Barneveldt , &c. devenu depuis lors mon implacable ennemi , sans que j'en puisse imaginer d'autre cause , sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir , j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative , & qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois , pour le bien faire ; aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes ou à recommencer ma feuille , plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable , & me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcouffis , dont Mde. le Vasseur connoissoit le vicaire , chez lequel nous nous arrangions tous , de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G.... y vint une fois avec nous (1). Le Vicaire avoit de

---

(1) Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite  
la

la voix , chantoit bien , & quoiqu'il ne fût pas la musique , il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité & de précision. Nous y passions le temps à chanter les trios que j'avois composés à C.....x. J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que G.... & le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits & chantés dans des momens de bien pure joie , & que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes ; mais ils méritoient d'être conservés , & font pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise , bien gaie , & où je m'égayois fort aussi , que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

mais mémorable aventure , que j'eus là avec le dit M. G..... un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille , je n'y reviendrai pas ; mais en y repensant dans la suite , j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors au fond de son cœur , le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

*Second Suppl. Tome I.* K

J'avois, plus près de Paris, une autre station fort de mon goût, chez M. Muffard, mon compatriote, mon parent & mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles momens. M. Muffard étoit un joailler, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête, & avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, & maître d'hôtel du roi, prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce & les affaires, & de mettre un intervalle de repos & de jouissance entre les tracas de la vie & la mort. Le bon-homme Muffard, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci dans une maison très-agréable, qu'il s'étoit bâtie & dans un très-joli jardin, qu'il avoit bâti de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, & il en trouva en si grande quantité, que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que

la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet & de ses singulières découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se feroient enfin tournées dans sa tête en système, c'est-à-dire, en folie, si très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fut venue le leur enlever par la plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, & qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre & digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaisir, Lenieps & moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes

d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits ! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable & très-simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, & qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans la société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages ; le médecin Procope, petit Esope à bonnes fortunes ; Boulanger, le célèbre auteur posthume du despotisme oriental, & qui, je crois, étendoit les systèmes de Muffard sur la durée du monde. En femmes, Md<sup>e</sup>. D..., nièce de V..... ; qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisoit pas encore du bel esprit ; Mad<sup>e</sup>. Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange, Md<sup>e</sup>. de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, & qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable, si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la société de M. Muffard, qui m'auroit assez plu, si son tête-à-tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage,



& je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, & qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, & je fus passer à Passy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Muffard jouoit du violoncelle, & aimoit passionnément la musique italienne. Un soir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, & surtout des *opere buffe* que nous avions vus l'un & l'autre en Italie, & dont nous étions tous deux transportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de Ragonde n'y ressembloient point du tout. Le matin en me promenant & prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte; & j'y adaptai des chants qui me vinrent

en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espèce de falon voûté qui étoit au haut du jardin, & au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Muffard & à Mlle. Du Vernois sa gouvernante, qui étoit en vérité une très-bonne & aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue : *J'ai perdu mon serviteur* ; l'air du Devin : *l'Amour croît s'il s'inquiète* ; & le dernier duo : *A jamais Colin, je t'engage*, &c. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applaudissemens & les encouragemens de l'un & de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'excitèrent si bien, qu'en six jours mon drame fut écrit à quelques vers près, & toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le remplissage, & j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net & en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le di-

vertissement, qui ne fut fait que longtemps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, & j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement pour jouir de ma pièce, la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées, & d'ailleurs, le mauvais succès des muses galantes, me faisoit prévoir celui du Devin, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, & se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me décéler, je ne me trouvai point à cette répétition, & les *petits violons* (\*) qui la dirigèrent ne furent

---

(\*) C'est ainsi qu'on appeloit Rebel & Francoeur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeunesse en allant ensemble jouer du violon dans les maisons.

eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, & le débat entr'eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, & la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché & où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle & marchoit avec le débit de la

parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt & le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mll<sup>e</sup>. F., G...., & je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin, Mll<sup>e</sup>. Fel Colette, Cuvilier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, & malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de

monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit-là, dit qu'il y étoit entré fans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'affurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition, n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit malgré son impudence & malgré moi: tandis qu'il débitoit ses mensonges, je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire

dans l'erreur & de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat fans rien dire, & baissant la tête en passant devant lui, Je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en sueur, & je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte & l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment & sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe & perruque assez mal peignée.

Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, & qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Md<sup>e</sup>. de Pompadour. Environné de dames & seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place? si j'y étois mis convenablement? & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis: oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en céder, que de la force de mes raisons. Je me dis: je suis à ma place, puisque je vois jouer ma piece, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout,



personne n'a p'us de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis, si je recommence à m'affervir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt affervi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi; mon extérieur est simple & négligé, mais non crasseux, ni mal-propre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, & que selon les temps & les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe! je dois savoir endurer le ridicule & le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même & sur le sort de

ma pièce , craignant d'effacer des préjugés si favorables , qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie ; mais leur air careffant , auquel je ne m'étois pas attendu , me subjuga si bien que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs , mais bien chantée & bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène , qui véritablement est d'une naïveté touchante , j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise & d'applaudissement , jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée , & pour parler à la Montesquieu , d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens , cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la pièce & l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges , & qui s'entre-

disoient à demi-voix : cela est charmant, cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émût moi-même jusqu'aux larmes, & je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treiterens. Cette reminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, & je me livrai bientôt pleinement & sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur & sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres, les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, & surtout à la cour, un jour de

première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le même soir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, & qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse & de perplexité pour moi ? Ma première idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle ; & qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je serois dans la galerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le passage de sa Majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de

m'en trouver mal , à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa Majesté, qui daignoit s'arrêter & m'adresser la parole. C'étoit-là qu'il falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité qui me trouble devant le moindre inconnu , m'auroit-elle quitté devant le roi de France , ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire ? Je voulois , sans quitter l'air & le ton sévère que j'avois pris , me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse , il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire , & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour , s'il alloit m'é-

chapper dans mon trouble quelque'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'allarma , m'effraya , me fit frémir au point de me déterminer , à tout risque , à ne m'y pas exposer.

Je perdois , il est vrai , la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte ; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eut imposé. Adieu la vérité , la liberté , le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement ? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension : encore qui m'affuroit qu'elle me seroit payée ? Que de pas à faire , que de gens à solliciter ! Il m'en coûteroit plus de soins , & bien plus désagréables , pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-conséquent à mes principes , & sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G ... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé , & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit , & fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde ;

m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait , & contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se feroit pas conduit ainsi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet où il me détailla les succès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée , me marquoit-il , Sa Majesté ne cesse de chanter , avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur , j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une seconde représentation du Devin , qui constatoit aux yeux de tout le public le plein succès de la première.

Deux jours après , comme j'entraï le soir sur les neuf heures chez Mde. D'.....y, où j'allois souper , je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit signe d'y monter ; j'y monte : c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que , sur pareil sujet , je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi , mais il m'en fit un terrible de mon

indifférence pour la pension. Il me dit que si j'étois défintéressé pour mon compte, il n'étoit pas permis de l'être pour celui de Mde. le Vasseur & de sa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen possible & honnête de leur donner du pain; & comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'eusse refusé cette pension, il soutint que puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter & l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zèle, je ne pus goûter ses maximes, & nous eûmes à ce sujet une dispute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; & nous n'en avons jamais eue que de cette espèce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, & moi m'en défendant, parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez Mde. D'....y, il ne le voulut point; & quelqu'effort que le désir d'unir tous ceux que j'aime, m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à le mener à sa porte, qu'il nous tint fer-



mée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-méprisans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui, qu'ils se lièrent, & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G . . . . semblerent prendre à tâche, d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise, c'étoit mauvaise volonté de ma part, & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regat de sel, un bureau à tabac, & je ne fais quoi encore, par le crédit de Mde. D'....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainsi que d'H....k, dans leur ligue, mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après, & j'eus souvent à déplorer le zèle aveugle & peu discret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude, travailloient dans leur idée à me rendre heu-

reux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753, le Devin fut joué à Paris, j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture & le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, & dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, & il fallut coudre des chants & des danses à l'ordinaire : cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne départent point les scènes, réussit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, & je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord & qu'il est gravé : & ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, & a paru même au public, tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, & je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pour-

tant fait une seconde avec son consentement ; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes sur lesquelles des choses plus importantes à dire ne me laissent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'H. . . . k sa musique ; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : voilà des pièces qui ont été composées pour moi ; elles sont pleines de goût, bien chantantes, personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs & de symphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me fouciois très-peu des siens. Cependant il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, &

que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après & tandis qu'on représentoit le Devin, entrant un jour chez G. . . . , je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H. . . . k ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avoit pressée de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. D' . . . . y, un jour qu'il y avoit musique chez lui. G. . . . ni personne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même que parce qu'il se repandit quelque temps après un bruit, que je n'étois pas l'auteur du Devin du Village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que dans mon dictionnaire de musique, on auroit dit à la fin que je ne la savois pas (\*).

---

(\*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village , il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'opéra , sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables & que l'orchestre , alors très-ignorant , estropiât à plaisir les piéces qu'ils donnèrent , elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques , entendues le même jour sur le même théâtre , déboucha les oreilles françoises ; il n'y eut personne qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif & marqué de l'italienne ; sitôt que les bouffons avoient fini , tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Eg'è , Pigmalion , le Sylphe ; rien ne tenoit. Le seul Devin du village soutint la comparaison , & plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon Inter-mède , j'avois l'esprit rempli de ceux-là ; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée , & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de

lui. Si j'eusse été un pillard , que de vols seroient alors devenus manifestes , & combien on eût pris soin de les faire sentir ! Mais rien : on a eu beau faire , on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre , & tous mes chants comparés aux prétendus originaux , se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve , ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très-ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un , plus puissant , plus nombreux , composé des grands , des riches & des femmes , soutenoit la musique françoise ; l'autre , plus vif , plus fier , plus enthousiaste , étoit composé des vrais connoisseurs , des gens à talens , des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit le reste du parterre & de la salle ; mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà

d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps - là , de *Coin du roi* & de *Coin de la reine*. La dispute en s'animant produisit des brochures. Le *Coin du roi* voulut plaisanter ; il fut moqué par le *Petit Prophète* ; il voulut se mêler de raisonner ; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits , l'un de G. . . & l'autre de moi , sont les seuls qui survivent à cette querelle ; tous les autres sont déjà morts.

Mais le *Petit Prophète* , qu'on s'obstina long - temps à m'attribuer malgré moi , fut pris en plaisanterie , & ne fit pas la moindre peine à son auteur ; au lieu que la *Lettre sur la musique* fut prise au sérieux , & souleva contre moi toute la nation , qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du clergé. Le parlement venoit d'être exilé ; la fermentation étoit au comble : tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut ; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées : on ne

songea qu'au péril de la musique françoise, & il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenu. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille & l'exil, & la lettre-de-cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, & je ne fus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter, à mon insçu, à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier ex-



plait du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, & cela de la façon la plus malhonnête qu'il fut possible; c'est-à-dire, en me les faisant refuser publiquement à mon passage; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité: car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, & que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés; mais outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, & qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans sa plus

grande animosité contre moi , ne laissa pas d'en être unanimement choqué , & tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées , & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien : *qu' ogn' un ama la giustizia in casa d' altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre ; c'étoit de réclamer mon ouvrage , puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A..... , qui avoit le département de l'opéra , & je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans réplique , & qui demeura sans réponse & sans effet , ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur , & ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère & pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce seroit voler , du fort au foible , c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, & suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mde. de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, & cinq cents francs de Piffot pour la gravure; en sorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail: mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette piece par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrettes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans G..., ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance cette cor-

dialité, cette franchise, ce plaisir de me voir que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissais chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassemblait par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, & je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, & voyant que Mde. d'H....k, qui étoit douce & aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossièretés de son mari tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, & avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, & devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par ce *petit cuisinier*, & sans pouvoir cependant arti-

culer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec personne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi , je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres , & d'excellens livres , parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère , mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra , ni les succès brillans qu'eût cet ouvrage , parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière , ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul , au-dessus de cette jalousie , parut même augmenter d'amitié pour moi , & m'introduisit chez Mlle. Quinault , où je trouvai autant d'attentions , d'honnêtetés , de caresses , que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H.....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra , il étoit aussi quest on de son auteur à la comédie françoise , mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans faire jouer mon Narcisse aux italiens , je m'étois dégoûté de ce théâtre , par le mauvais jeu des

acteurs dans le françois , & j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien La Noue , avec lequel j'avois fait connoissance , & qui , comme on fait , étoit homme de mérite & auteur. Narcisse lui plut ; il se chargea de le faire jouer anonyme , & en attendant , il me procura les entrées , qui me furent d'un grand agrément ; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement , & représentée sans qu'on en nommât l'auteur ; mais j'ai lieu de croire que les comédiens & bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gauffin & Grandval jouoient les rôles d'amoureuses , & quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis , on ne pouvoit pas appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris & touché de l'indulgence du public , qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre , & d'en souffrir même une seconde représentation , sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi , je m'ennuyai

tellement à la première , que je ne pus tenir jusqu'à la fin , & sortant du spectacle j'entrai au café de Procope , où je trouvai Boiffi & quelques autres , qui , probablement , s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi* , m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce , & en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe , fut fort admiré , & me parut très peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait , & je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler , qu'il n'y auroit eu de sottè honte à se taire. Cependant , comme il étoit sûr que la pièce , quoique glacée à la représentation , soutenoit la lecture , je la fis imprimer , & dans la préface qui est un de mes bons écrits , je commençai de mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout - à - fait dans un ouvrage de plus grande importance ; car ce fut , je

pense , en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question , je fus surpris que cette académie eût osé la proposer ; mais puisqu'elle avoit eu ce courage , je pouvois bien avoir celui de la traiter , & je l'entrepris.

Pour mériter à moi-même ce grand sujet , je fis à St. Germain un voyage de sept ou huit jours avec Thérèse , notre hôtesse , qui étoit une bonne femme , & une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faisoit très-beau ; ces bonnes femmes se chargèrent des soins & de la dépense ; Thérèse s'amusoit avec elles , & moi , sans souci de rien , je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du jour , enfoncé dans la forêt , j'y cherchois , j'y trouvois l'image des premiers temps , dont je traçois fièrement l'histoire ; je faisois main - basse sur les petits mensonges des hommes , j'osois dévoiler à nud leur nature , suivre le progrès du temps & des choses qui l'ont défigurée , & comparant l'homme



---

de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer, dans son perfectionnement prétendu, la véritable source de ses misères. Mon ame exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevait auprès de la divinité, & voyant de-là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une faible voix qu'ils ne pouvoient entendre : insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous !

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits ; & pour lequel ses conseils me furent le plus utiles (\*), mais qui ne

---

(\*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot & de G...., sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir qu'ils n'eurent plus, quand il cessa de me diriger. Le morceau du Philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles, pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore, que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit

trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent , & aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix , je l'envoyai donc , mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas , & sachant bien que ce n'est pas pour des piéces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que , tourmenté de mon mal ; je m'étois livré tout-à-fait aux médecins , qui , sans l'alléger , avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de St. Germain , je me trouvai plus de forces & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication , & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes , je leur dis adieu pour jamais , & je me mis à vivre au jour la journée , restant coi , quand je ne pouvois aller , & marchant , si-tôt que j'en avois la force. Le train de Paris , parmi les gens à pré-

---

donné le donjon de Vincennes , & dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose , il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

tentions, étoit si peu de mon goût ; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde m'étoient si odieux, si antipathiques ; je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois à soupirer ardemment après le séjour de la campagne, & ne voyant pas que mon métier me permit de m'y établir, j'y courois du moins passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîner, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G.....t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage, j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle seroit du voyage, que sa mère garderoit la maison, & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois ensemble, le premier Juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience , qui , jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors , ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né , & auquel je m'étois toujours livré sans réserve & sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois , qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois & marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route , que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec G.....t , & que , quand , malgré ses prières , je voulois descendre , elle descendoit & marchoit aussi. Je la grondai long temps de ce caprice , & même je m'y opposai tout-à-fait , jusqu'à ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver , je tombai des nues , quand j'appris que mon ami M. G.....t , âgé de plus de soixante ans , podagre , impotent , usé de plaisirs & de jouissances , travailloit depuis notre départ à corrompre une personne qui

n'étoit plus ni belle , ni jeune , qui appartenoit à son ami , & cela par les moyens les plus bas , les plus honteux ; jusqu'à lui présenter sa bourse , jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable , & par la vue des figures infames dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière , & j'appris que le premier jour une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper , il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives & des manoeuvres plus dignes d'un satyre , ou d'un bouc , que d'un honnête-homme , auquel j'avois confié ma compagne & moi-même. Quelle surprise ! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi ! Moi , qui jusqu'alors avois cru l'amitié intéparable de tous les sentimens aimables & nobles qui font tout son charme , pour la première fois de ma vie , je me vois forcé de l'allier au dédain , & d'ôter ma confiance & mon estime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé ! Le malheureux me cacheoit sa turpitude ; pour ne pas exposer Thérèse , je me vis forcé

de lui cacher mon mépris, & de receler au fond de mon cœur des sentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce & sainte illusion de l'amitié ! G.....t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon, je quitterai G.....t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis... dans quel état, mon Dieu ! quel avilissement ! que lui restoit-il de sa vertu première ? Etoit-ce la même M<sup>de</sup>. de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adressé ? que mon cœur fut navré ! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement & vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois consacrer mes jours & ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je

lui fis encore quelque légère part de ma bourse , bien moins que je n'aurois dû , bien moins que je n'aurois fait , si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève , elle fit un voyage en Chablais , & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage ; je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela ; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman ! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse , qui la remit à l'instant au sien en baissant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah ! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette ! Il falloit tout quitter pour la suivre , m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure , & partager son sort , quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distract par un autre attachement , je sentis relâcher le mien pour elle , faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémissais sur elle , & ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en

ma vie , voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler ; puissent-ils avoir expié mon ingratitude ! Elle fut dans ma conduite ; mais elle a trop déchiré mon cœur , pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris , j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chamberry , & la datai du même lieu , jugeant qu'il étoit mieux , pour éviter toute chicane , de ne la dater ni de France , ni de Genève. Arrivé dans cette ville , je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté , carressé dans tous les états , je me livrai tout entier au zèle patriotique , & honteux d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères , je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Évangile étant le même pour tous les Chrétiens , & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'ex-



pliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer le culte & ce dogme inintelligible, & qu'il étoit, par conséquent, du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré par-tout les causes finales & l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la bible, & sur-tout de l'évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses & sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas, pour un homme raisonnable, deux manières d'être Chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme & discipline, étoit, dans chaque pays, du ressort des

loix. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, & qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que voulant être citoyen, je devois être protestant & rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je desirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiastique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour recevoir en particulier ma profession de foi. Malheureusement, le ministre Perdriau, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour & nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avois préparé, je me troublai, lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot, & je fis, dans cette conférence, le rôle du plus sot écolier.

Les commissaires parloient pour moi , je répondois hâtivement *oui* & *non* : ensuite je fus admis à la communion , & réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les seuls citoyens & bourgeois , & j'assistai à un conseil-général *extraordinaire* pour recevoir le serment du syndic Mustard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion, le conseil, le consistoire, & des procédés obligeans & honnêtes de tous les magistrats, ministres & citoyens, que, pressé par le bon-homme De Luc qui m'obédoit sans cesse, & encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dis-foudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer Mde. le Vasseur & son mari, ou pourvoir à leur subsistance, & revenir avec Thérèse m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis trêve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusemens celui qui me plut davantage fut une promenade

autour du lac, que je fis en bateau avec De Luc père, la bru, ses deux fils, & ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée, par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, & dont je fis la description, quelques années après, dans la Nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les De Luc dont j'ai parlé, furent le jeune V.... que j'avois déjà connu à Paris, & dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors Pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur & d'aménité me fera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) & qui en parut transporté; le professeur Lullin, avec lequel, jusqu'à sa mort, je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplettes  
de

de livres pour la bibliothèque; le professeur V..... qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement et de confiance qui l'auroient dû toucher, si un t..... pouvoit être touché de quelque chose. C..... commis & successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, et qui bientôt fut supplanté lui-même : M..... de M..... ancien ami de mon père, et qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant aux Deux-cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage, fut M..... jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dissipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades solitaires, & j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête accoutumée au travail, ne demeurait pas oisive. Je digérais le plan déjà formé de mes institutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une histoire du Valais, un plan de tragédie en prose, dont le sujet, qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'espoir d'attirer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus, sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même-temps sur Tacite, & je traduisis le premier livre de son histoire qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève, je retournai au mois d'Octobre à Paris, & j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.....t. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps suivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations,

dont la principale fut de voir des épreuves de mon discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, & que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, & cette dédicace, que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le Conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entre autres de De Luc & de Jalabert, quelques complimens, & ce fut-là tout : je ne vis point qu'aucun Genevois me fût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mde. D...n avec C.....n résident de la république, & avec M. de Mairan, celui-ci

dit en pleine table que le Conseil me devoit un présent & des honneurs publics pour cet ouvrage, & qu'il se déshonoreroit s'il y manquoit. C.....n qui étoit un petit homme noir & méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire Mde. D...n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, & que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'.....y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.....e, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mde. D'.....y ces ouvrages, nous pousâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, & où étoit un joli potager avec une



petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire & très-agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport : Ah, Madame, quelle habitation délicieuse ! voilà un asyle tout fait pour moi. Mde. D'....y ne releva pas beaucoup mon discours ; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille masure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée & très-logeable pour un petit ménage de trois personnes. Mde. D'....y y avoit fait faire cet ouvrage en silence & à très-peu de frais, en détachant quelques matériaux & quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage elle me dit en voyant ma surprise : mon ours, voilà votre asyle ; c'est vous qui l'avez choisi ; c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de

mon amie, & si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mde. D'.....y qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela Mde. le Vasseur & sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolu, je promis d'habiter l'Hermitage, & en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, enforte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer, fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève; je compris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris; qu'il me faudroit batailler sans cesse, & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant insupportable, ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans

ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès lors je tins Genève perdue, & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul, timide & parlant très mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (\*), & déjà l'idole des femmes & des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent & patriotique, j'eusse fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

T..... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, & en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mde.

---

(\*) Vieux mot qui signifie éloquence. Note de l'Editeur.

D'....y souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T..... à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi sous mes auspices des liaisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T.....s..... leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le D.....r pourtant continua long-tems à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de Mde. F.....l, durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je

---

regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'H....k. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts, & lorsque je fus de retour de Genève, & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour se distraire, avec G...., & d'autres amis, j'allai le voir, & je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on fut dans sa coterie que Mde. D'....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tomberent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens & des amusemens de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire & j'allai mon train. M. d'H....k ne laissa pas de m'être utile (\*) pour placer le

---

(\*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-tems après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'H....k, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H....k, si présente que j'aurois juré pour ce dernier.

vieux bon-homme le Vasseur qui avoit plus de quatre-vingts ans, & dont la femme qui s'en sentoit surchargée, ne cessoit de me prier de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité où l'âge & le regret de se voir loin de sa famille, le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme & ses autres enfans le regrettèrent peu. Mais Thérèse, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, & d'avoir souffert que si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendois guères, quoique ce fut une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me surprendre un beau matin lorsque je ne pensois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ses anciennes grâces, je ne lui trouvais plus qu'une air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de

la jeunesse qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, & nous nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciennes liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angélique, qui maintenant n'étoit guères moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence & de jouissance entre ces deux charmantes filles, dont une main baisée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchans, si durables, tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avois senti alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps passé pour jamais : toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée & sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif & funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris, j'eus pendant

l'hiver qui précéda ma retraite un plaisir bien selon mon cœur, & que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville, devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la satire, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit par l'ordre de ce prince, à d'Alembert & à moi pour m'informer que l'intention de Sa Majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan, d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fût accordée, & M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je repliquai que c'étoit moins accorder une grâce, que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins, à force d'instance, qu'il ne seroit



fait mention de rien dans les registres, & qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Tressan, de témoignages d'estime & de considération dont je fus extrêmement flatté, & je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un sentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de Tressan avec mes réponses, & l'on en trouvera les originaux.

Je sens bien que si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise toujours présent à mes yeux, l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue, ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique situation où je

me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports bons & mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens : je fais les unes & les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste & vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, & qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage ? Mes confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée & de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me for-

cent à faire pour les conserver tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirois un opprobre injuste & passager sans murmure : mais puisqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, & non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

*Fin du huitième Livre.*

LES  
CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

LIVRE NEUVIÈME.

---

**L'**IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, & sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H....chique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jetté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmet-

tes & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentoïis fait pour la retraite & la campagne ; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole ; toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs & des desirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma situation particulière être en état de m'en passer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois

pas un fou de rente, mais j'avois un nom, des talens; j'étois sobre, & je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me favoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me suffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier, me promettoient, sans rançonner les libraires, des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, & même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'oc-

cupoient utilement , n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources , proportionnées à mes besoins & à mes désirs , pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif , & au lieu d'asservir ma plume à la copie , la dévouer entière à des écrits , qui , du vol que j'avois pris & que je me sentoient en état de soutenir , pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence , pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentoient qu'écrire pour avoir du pain , eût bientôt étouffé mon génie & tué mon talent qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur , & né uniquement d'une façon de penser élevée & fière , qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux , rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité , l'avidité peut-être , m'eût fait faire plus vite que bien. Si le besoin du succès ne m'eût

pas plongé dans les cabales, il m'eût fait chercher à dire moins des choses utiles & vraies que des choses qui plussent à la multitude, & d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre & respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jettois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi, je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir si mes livres ne se vendoient pas, & voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai fait depuis, tant



à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi. Mde. D'..... y vint nous prendre tous trois dans son carosse; son fermier vint charger mon petit bagage, & je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée simplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement, le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fût froid, & qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup

ce ramage me fit tressaillir, & je m'écriai dans mon transport : enfin tous mes vœux sont accomplis ! Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentoisi faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guères auprès des villes, & jamais en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes papiers & à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon :

car n'ayant jamais pu écrire & penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorenci, qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, & pour un homme souvent malade, souvent à la C.....e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorenci, souvent obsédé chez lui de curieux descœuvrés, & toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte & mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés, tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis

long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne feroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci : Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens ? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente : Quel est le gouvernement qui par sa nature se tient  
toujours

toujours le plus près de la loi ? De - là , qu'est - ce que la loi ? & une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités , utiles au bonheur du genre humain , mais surtout à celui de ma patrie , où je n'avois pas trouvé , dans le voyage que je venois d'y faire , les notions des lois & de la liberté assez justes , ni assez nettes à mon gré , & j'avois cru cette maniere indirecte de les leur donner , la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres , & à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage , il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation , du loisir , de la tranquillité. De plus , je faisois celui-là , comme on dit , en bonne fortune , & je n'avois voulu communiquer mon projet à personne , pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le siècle & le pays où j'écrivois , & que l'effroi de mes amis (\*) ne

---

(\*) C'étoit surtout la sage sévérité de Duclos qui  
*Second Suppl. Tome I.*

me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il feroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit ; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance ; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais défobéir à ses lois, & très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger & vivant

---

inspiroit cette crainte ; car pour Diderot, je ne fais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun veillage d'humeur & de partialité. On peut juger d'à son que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social qui en est tiré.

en France, je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que continuant, comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mde. D'.... y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simple & cependant très-

adroite , de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher ; puisque si l'on m'eût chassé de France , ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire , mes livres n'auroient pas moins été faits , & peut-être avec moins de retenue ; au lieu qu'en me laissant en repos , on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages , & de plus , on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe , en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'évènement , que ma confiance m'a trompé , pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé , mes livres ont servi de prétexte , mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur , mais on vouloit perdre Jean-Jacques , & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits , étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère , qui en est encore un pour moi , s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs , je fais seulement que si



mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long - temps à en être la victime , puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse , pour ne pas dire d'audace , avoit paru avoir son effet , même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France , où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïse parut encore avec la même facilité, j'ose dire, avec le même applaudissement, &, ce qui semble même incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du Vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le Discours sur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile étoit auparavant dans la Julie. Or ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvra-

ges ; donc ce ne furent pas elles qui l'ex-citerent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre , mais dont le projet étoit plus récent , m'occupoit davantage en ce moment : c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre , dont entraîné par le fil de ma narration , je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée , depuis mon retour de Genève , par l'abbé de Mably , non pas immédiatement , mais par l'entremise de Mde. D...n , qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté , & si elle n'avoit pas eu décidément la préférence , elle l'avoit partagée au moins avec Mde. d'A..... n. Elle conservoit pour la mémoire du bonhomme un respect & une affection qui faisoient honneur à tous deux , & son amour-propre eût été flatté de voir resusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient pas de contenir d'excellentes choses , mais si mal dites , que

la lecture en étoit difficile à soutenir , & il est étonnant que l'abbé de St. Pierre qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans , leur parlât cependant comme à des hommes , par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même , & comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre , mais paresseux comme auteur , qui trouvant la peine de penser très-fatigante , aimoit mieux en choses de son goût , éclaircir & pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs en ne me bornant pas à la fonction de traducteur , il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même , & je pouvois donner telle forme à mon ouvrage , que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre , encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise , au reste , n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire , de méditer , d'extraire vingt-trois volumes , diffus , confus , pleins de longueurs , de redites , de petites vues courtes ou fauf-

ses, parmi lesquelles il en falloit pêcher quelques-unes, grandes, belles, & qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonnée, si j'eusse honnêtement pu m'en dédire; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de St. Pierre, à la sollicitation de St. Lambert, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage, & il falloit ou les rendre ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loisirs.

J'en méditois un troisième dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même, & je me sentoient d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu d'espérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont dans le cours de leur vie souvent dis-

semblables à eux-mêmes, & semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue que je voulois faire un livre; j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les causes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des desirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes desirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois, parce qu'il est fort, & succombe une autre fois, parce qu'il est foible; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression antérieure des objets exté-

rieurs, & que modifiés continuellement par nos sens & par nos organes, nous portions, sans nous en appercevoir dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute, & par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écart on sauroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on favoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine & sur notre ame par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse

sur le papier, & dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroiffoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale sensible*, ou *le matérialisme du sage*. Des distractions, dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un systême d'éducation dont Mde. de C.....x, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée.

Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant ; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportoïis quelques livres dont j'avois besoin pour cela ; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothèque du roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, &



même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps; la distribution que je m'étois prescrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment Mde. D'....y à E....y ou à la C.....e, je trouvai que des soins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mde. D'....y avoit des qualités très aimables : elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour eux ni son temps, ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses.

Mde. D'.....y s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroïssoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule ou à-peu-près. J'y consentis, sans voir à quoi je m'engageois. Il s'ensuivit de-là que je ne lui faisois plus de visite à mon heure, mais à la sienne, & que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusqu'à lors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promise, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, & pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'alarmes sur ma santé, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit qui pût me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug; je le fis, & même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance, l'attachement sincère que j'avois pour elle, m'empêchant en grande partie de sentir le bien qui s'y joignoit. Elle

remplissoit ainsi tant bien que mal les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusemens. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaïses comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, & s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose, & cela non-seulement dans la société de Mde. D'....y, mais dans celle de M. d'H....k, & par-tout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort par-tout ailleurs que dans le

tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'.....y, & ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle: non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance, au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentoisi du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuoisi pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât souvent, il ne m'ennuyoisi jamais. J'étoisi fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissoisi pas plus sensuels pour elle; c'étoisi-là tout. Elle étoisi fort maigre, fort blanche,

de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes soins n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tetons, & d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Mde. D'.....y qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci ; soit que les affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de G.... lui rendît moins agréable le séjour de la C.....e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, où durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens

à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguïser en moi le goût des plaisirs rustiques dont je n'entrevoïois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs de tout cela : j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands soupés, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré ; quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrain de la chanson des bisquières, je donnois au diable & le rouge & les faibaldas & l'ambre, & regrettant le dîné de la ménagère & le vin du crû, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monsieur le chef & à Monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais sur-tout à Messieurs les laquais qui dévoroient des yeux mes

morceaux, & sous peine de mourir de soif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asyle agréable & solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paisible, pour laquelle je me sentoïis né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unît à ma Thérèse comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit & s'avoilissoit ! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici-bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottois quelque temps d'idée en idée & de

projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, sur-tout dans les entreprises pénibles & de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre, & regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.



Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort & des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente & sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; & on le croira bien plus encore, quand on saura les raisons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mde. de Warens, & que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sen-

tir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur ! le moment funeste approche où vous ne serez que trop bien défabusé.

Je me répète, on le fait ; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur : c'étoit le besoin d'une société intime & aussi intime qu'elle pouvoit l'être : c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire : il m'auroit fallu deux ames dans le même corps ; sans cela je sentoís toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités, & même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eût borné dans elle seule mon existence, si j'avois pu borner la sienne en moi, comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre

de la part des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé , & ses tranquilles sens ne lui en ont guères demandé d'autres , même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; & cette famille dont tous les naturels différoient trop du sien , ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! Je fis tout pour y parvenir , & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts , cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien , contraire au mien , & même à celui de sa fille , qui , déjà , n'en étoit plus séparé. Elle & ses autres enfans & petits-enfans devinrent autant de sangsues , dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille , accoutumée à fléchir , même sous ses nièces , se laissoit dévaliser & gouverner sans mot dire ; & je voyois avec douleur , qu'épuisant ma bourse & mes leçons , je ne faisois rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher

de sa mère ; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance & l'en estimois davantage ; mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien. Livrée à sa mère & aux siens , elle fut à eux plus qu'à moi , plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicious ; enfin si , grâce à son amour pour moi , si , grâce à son bon naturel , elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée ; c'en fut assez , du moins , pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer ; c'en fut assez pour que , de quelque façon que je m'y sois pu prendre , nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment dans un attachement sincère & réciproque , où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur , le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans , par lesquels il l'eût été , vinrent ; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette  
raison

raison du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde. de F.....1, fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins disculpé d'un b'âme aussi grave, & ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoiqu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentoís le besoin, j'y cherchois des supplémens qui n'en remplissoient pas le vide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloít des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie; c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature dont je me croyois sorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression & misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eût enfin rendu respectable, s'il m'eût été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avois été bon : dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & pen-

dant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute la force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fusse capable entre le ciel & moi. Voilà d'où nâquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrâsoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois par-tout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple & résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écrasois leurs petits bons-

mots avec mes sentences , comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement ! tout Paris répétoit les âcres & mordans sarcasmes de ce même homme, qui, deux ans auparavant & dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel, on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, & cessois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle; mais au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, & dureroit peut-être encore, sans les circonstances particulières qui le firent cesser, & me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença fitôt que j'eus quitté Paris, & que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser; quand je ne vis plus les méchans, je cessai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne



fit plus que déplorer leur misère & n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps; & sans qu'on s'en apperçût, sans presque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, timide, en un mot, le même Jean-Jacques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureusement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon ame en branle, n'a plus fait que passer par la ligne de repos, & ses oscillations toujours renouvelées, ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution, époque terrible & fatale d'un fort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir & la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse & moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombra-

ges des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même, encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de M<sup>de</sup>. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrèe, pour ne pas me fâcher, s'étoit approprié pour elle & pour les autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G..... avoient eu souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi, par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entr'eux. Elle savoit seulement que les petits pré-

fens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoit de lui faire mystère, & dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà longtemps que Mde. le Vasseur étoit dans l'usage d'aller voir M. G.... deux ou trois fois par mois; & d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mde. D'.... y un regrat de sel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit représenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cause d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystère qui me révoltât, sur-tout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuse

& plus pateline avec moi ; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en seroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisoit mon bonheur presque unique de celui de sa fille & du sien ? Ce que j'avois fait pour sa fille, je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnoissance ; elle en auroit dû savoir gré, du moins à sa fille, & m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes ces connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, & la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle

tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait , & ses autres enfans qu'elle avoit dotés , pour lesquels elle s'étoit ruinée , loin de lui aider à subsister , dévoreroient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille situation , elle devoit me regarder comme son unique ami , son plus sûr protecteur , & loin de me faire un secret de mes propres affaires , loin de comploter contre moi dans ma propre maison , m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvoit m'intéresser , quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fautive & mystérieuse ? Que devois-je penser sur-tout des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille ? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne , quand elle cherchoit à lui en inspirer ?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme , au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne , & de lui marquer en toutes choses presque les égards & la considération d'un

filz ; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle , & il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre , & sans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours ; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses , & vous jugerez si j'ai pu la changer.

Mde. le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille , & qu'elle en avoit perdu , s'efforça de le reprendre ; & au lieu de revenir à moi par elle , tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa , fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage , elle me le promit. On les fit venir en mon absence sans la consulter , & puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait , tout le reste fut facile ; quand une fois on

fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guères de scrupule de lui en faire sur tout. Sitôt que j'étois à la C.....e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mère est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel; cependant de quelque façon que s'y prît la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, & l'engager à se liguier contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour, & voyant d'un côté sa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G...., d'H.....k, Mde. D'.....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale & d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourrissois un serpent dans mon sein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer; en voyant ourdir autour de moi mille tra-

mes, je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda de rechef le secret : son motif étoit louable ; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble : cela les rapprochoit, & Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul ; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talens & de connoissances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps & le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarît entre nous, & qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades ;



mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes , médire & dire des quolibets. C'est sur-tout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui fait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-têtes en bonne fortune ; sa mère qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour

éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goutois avec elle : quand cela n'étoit pas, je préférois son contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquait m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouissances, il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés & corrigés de sa main, avec

quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale, dans l'idée que m'avoient donné quelques lettres de lui, que Mde. de Créqui m'avoit montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru, mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, & source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle & de son espèce, & le seul peut-être depuis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systêmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, &

qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur étoit faire une chose malhonnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté & même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner séparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées ; l'une, destinée à exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets ; ce qui,

je l'avoue , eût pu les exposer quelquefois au fort du sonnet du misantrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur, pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans sa vieillesse, & la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant, qu'à tout prendre, M. le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la paix perpétuelle, le plus considérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs & par ses redites. Le public a vu cet extrait; ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le sera jamais: mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de-là à la polysynodie, ou pluralité des conseils; ouvrage fait sous le régent pour

favoriser l'administration qu'il avoit choisie , & qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre , pour quelques traits contre l'administration précédente , dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent , tant le jugement que l'extrait ; mais je m'en tins-là , sans vouloir continuer cette entreprise , que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même , & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France , & il y en avoit même de si libres , qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique , & on le laissoit dire tout à son aise , parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à

le faire écouter, le cas eût été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas, & en m'avifant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement avant d'aller plus loin, je vis la prise que j'allois donner sur moi, & me retirai bien vite. Je savois que vivant seul au milieu des hommes, & d'hommes tous plus puissans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendît de moi; c'étoit de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens, toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seroient bien surpris s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs : *tu les a bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder, & cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes desirs: Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel, que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, & pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant je sentois qu'elle me manquoit encore, & la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure ami-



tié , par la plus parfaite estime ; je comptois sur le plus vrai retour de leur part , & il ne m'étoit pae même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité ; cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce , par leur obstination , par leur affectation même à contrarier tous mes goûts , mes penchans , ma manière de vivre , tellement qu'il me suffisoit de paroître desirer une chose qui n'intéressoit que moi seul , & qui ne dépendoit pas d'eux , pour les voir tous se liguier à l'instant même , pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies , d'autant plus injuste que loin de contrôler les leurs , je ne m'en informois pas même , me devint si cruellement onéreuse , qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi , & qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient , c'étoit aussi trop me traiter en enfant : Aimez-moi , leur

disois-je, comme je vous aime, & du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante; maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté: je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire: j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus; outre ma dépendance des arrangemens de Mde. D'....y, j'en avois une autre, bien plus importune, du public & des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journallement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli,

& rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée , sans le voir renverser par quelqu'arrivant.

Bref ; au milieu des biens que j'avois le plus convoités , ne trouvant point de pure jouissance , je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse , & je m'écriois quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amènèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu , & je me vis déjà sur le déclin de l'âge , en proie à des maux douloureux , & croyant approcher du terme de ma carrière , sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide ; sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve , sans avoir savouré , sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance , & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive , pour qui

vivre, c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami ; moi qui me sentoisi si bien fait pour l'être ? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé ? Dévoré du besoin d'aimer, sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquisés, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi ? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus  
belle

belle saison de l'année, au mois de Juin ; sous des ombrages frais , au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante , pour laquelle j'étois né , mais dont le ton dur & sévère où venoit de me monter une longue effervescence , m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles, dans la même saison & dans des lieux à-peu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore , m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeunesse, Mlle. Galley, Mlle. de G.....d , Mlle. de Breil , Mde. Bazile, Mde. de Larnage , mes jolies écolières , & jusqu'à la piquante Zuletta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connoissances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment

nouveau. Mon sang s'allume & pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'austère Jean-Jacques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus faisi, quoique si prompte & si folle, fut si durable & si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge & ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je serois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé; je sentoïis trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages

domestiques, & j'aimois trop sincèrement ma Thérèse pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos & ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrois à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fideles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y passois

les heures, les jours fans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, & cela fit trêve à mes angéliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & sous les arbres, languit & meurt dans la chambre & sous



les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades ; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même-temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvoit-elle en avoir pour moi ? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La cotterie H.....e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plussé en campagne, & que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler

indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher De Leyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que De Leyre en vît le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités & de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est

qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est sur-tout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse & cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter & peser tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, & qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin son médecin & son ami, avec plein-pouvoir de la donner ou supprimer selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Vol-

taire me répondit en peu de lignes , qu'étant malade & garde-malade lui-même , il remettoit à un autre temps sa réponse , & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin , en m'envoyant cette lettre , en joignit une , où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres , n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes ; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise , mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide , dont je ne puis parler , parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours , & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes ; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte , & à peine recommençai-je à sortir , que mon cœur , ma tête & mes pieds , reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes , à certains égards ; car mes idées , un peu moins exaltées , restèrent cette fois sur la terre , mais avec

un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies; plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une foiblesse si touchante, que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque chose de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégra-

dât la nature. Epris de mes deux charmans modeles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit possible ; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au surplus les vertus, & les défauts que je me sentoiss.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues ; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux îles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvais trop d'ornement & d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps

mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse & la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupiles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond, le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-tems à un plan si vague, parce qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, & se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, & rappelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'effor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, & dont je me sentoais dévoré.

Je jettai d'abord quelques lettres éparfes, fans fuite & fans liaison, & lorsque je m'avifai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, fans que j'eusse aucun plan bien formé, & même fans prévoir qu'un jour je ferois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de Mde. d'H....., la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La Comtesse d'H..... étoit fille de feu M. de B.....e, fermier général, sœur de M. D'.....y & de MM. de L..... & de la B....., qui, depuis, ont été tous deux Introduceurs des Ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux



fêtes de la C.....e chez Mde. D'..... y sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle tant à la C.....e qu'à E....y, non-seulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre, & l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de St. L.....t, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage : son carrosse s'embourba dans le fond du valon ; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçoit dans

la crotte, ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver : il fallut changer de tout ; Thérèse y pourvut, & je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une colation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, & parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante ; mais, hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la C.....e : il y avoit un Jardin clos de murs & garni d'espaliers, & d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que son potager de la C.....e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du Jardin & de l'inspection du Jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits ; mais

à mesure qu'ils mûrissoient je les voyois disparoître , sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le Jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs ; j'en détruisis beaucoup , & le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le Jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci , d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans , enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée , & qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce misérable que je comblois de bienfaits , dont Thérèse habilloit les enfans , & dont je nourrissois presque le père , qui étoit mendiant , nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément , aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre , & dans une seule nuit il parvint à vider ma cave , où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi , j'endurai tout ; mais voulant rendre compte du fruit , je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'..... y me pria de le payer , de le

mettre dehors, & d'en chercher un autre, ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, & suivi d'autres vauriens de son espèce; pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; & cela ne tranquillifant pas encore, je fis demander à Mde. D'..... y un fusil que je tins dans la chambre du Jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que pût prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris il en voulut amuser Diderot à son tour, &

voilà comment le cotterie H..... e apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance qu'ils n'avoient pu se figurer les désorienta, & en attendant qu'ils imaginassent quelque autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant, ils me détachèrent, par Diderot, ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries amères, & assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux & tendres, & n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, & ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eût trouvé extravagant.

A force de vigilance & de soins, je parvins à garder si bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes, & il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les

envois que je faisois à la C.....e & à E....y , jusqu'à porter des paniers moi-même , & je me souviens que nous en portâmes un si lourd la tante & moi , que prêts à succomber sous le faix , nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas , & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis , je voulus reprendre mes occupations casanières ; il ne me fut pas possible. Je ne voyois par-tout que les deux charmantes amies , que leur ami , leurs entours , le pays qu'elles habitoient , qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même , le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles , pour écarter de moi toutes ces fictions , je fus enfin tout-à-fait séduit par elles , & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre & quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement & si hautement. Après les prin-

cipes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas , après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées , après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour & la mollesse , pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu , de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres , que j'avois si durement censurés ? Je sentoís cette inconséquence dans toute sa force , je me la reprochois , j'en rougissois , je m'en dépitais : mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement , il fallut me soumettre à tout risque , & me résoudre à braver le qu'en dira - t - on ; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non : car je ne supposois pas encore que j'en vinssé à le publier.

Ce parti pris , je me jette à plein collier dans mes rêveries , & à force de les tourner & retourner dans ma tête , j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes

folies : l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eut pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eut manqué.

Une fille foible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant & qui souvent n'est pas moins aimable : mais qui peut supporter, sans indignation, le spectacle des mœurs à la mode, & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnoissance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait ? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, & leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne née, avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à la l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à son tour, & redevenir vertueuse : quiconque vous dira que ce tableau dans sa tota-



lité est scandaleux & n'est pas utile, est un menteur & un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de se calmer, étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis déchainés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient bientôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, cu'à des chétiens & des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, & se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu fait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franche-

ment aux uns & aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avifai d'un autre expédient, qui dans ma simplicité me parut admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'estime public & du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir, il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, & je dessinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, & qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai résultèrent

les deux premières parties de la Julie , que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable , employant pour cela le plus beau papier doré , de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture , de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers ; enfin ne trouvant rien d'assez galant , rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu , je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille , sans rien dire , sanglottoit avec moi d'attendrissement ; sa mère qui , ne trouvant point là de complimens , n'y comprenoit rien , restoit tranquille , & se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours : *Monsieur cela est bien beau.*

Mde. D'....y , inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée , envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi , & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages ;

qu'elle m'envoya son portrait, & qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été exposé au fallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impres- sion qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commis- sions dont elle s'étoit chargée, j'y trou- vai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porré, & dont elle vouloit que je fisse un gilet. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baifai vingt fois en pleu- rant le billet & le jupon : Thérèse me croyoit devenu fou. Il est singulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'.....y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais pensé sans attendrissement. J'ai long - temps conservé son petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût eu

eu le sort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laissassent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci, je fusse occupé d'y chercher du soulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France, j'ai passée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, & celle des deux cousines en idée. C'est alors sur-tout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand De Leyre & Mde D.... y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remer-

ciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs & de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians & doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables.

Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme, vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, & dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.....s. Diderot m'e suscita quelques tracasseries, & je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des causes qu'on saura dans la suite, il m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux même qu'on

m'a laissés sont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Mde D'.... y, Mde d'H..... ne datoient guères les leurs que du jour de la semaine, & de Leyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer en tâtonnant des dates incertaines sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un seul article, tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la Julie, plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autre celle de l'Elysée, & de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir & fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta,

doit fermer le livre, il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de Mde d'H..... une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de son amant, qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ses suites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Mde la comtesse d'H..... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, son visage étoit marqué de la petite-vérole, son teint manquoit de finesse, elle avoit la vue basse & les yeux un peu ronds; mais elle avoit des grands



cheveux noirs , naturellement bouclés , qui lui tomboient au jarret : sa taille étoit mignonne , & elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout-à-la-fois. Elle avoit l'esprit très-naturel & très-agréable ; la gaieté , l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureusement : elle abondoit en faillies charmantes qu'elle ne recherchoit point , & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables ; jouoit du clavecin , dansoit bien , faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère , il étoit angélique , la douceur d'ame en faisoit le fond , mais hors la prudence & la force , il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit sur-tout d'une telle sûreté dans le commerce , d'une telle fidélité dans la société , que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux , ou plutôt celles qui la haïssoient , car pour elle , elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr , & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié , je ne lui ai jamais ouï

parler mal des absens, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens, & je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances & à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions & aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H....., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de son mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, & qui ne s'est cimenté que par une estime

réci-proque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L.....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons, & pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans objet, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mde. d'H....., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H....., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L.....t en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour ! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit & je me sentois ému ; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens, quand j'en prenois de semblables ; j'avalais à longs traits la coupe

empoisonnée dont je ne sentoís encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle s'en apperçût, elle m'inspira pour elle-même, tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas ! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour !

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H..... Alors mes yeux se dessillèrent ; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle ; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les

yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable , qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer , & de lui en laisser deviner la cause : c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable , & que dans la suite Mde. d'H..... eût été foible , je blâmerois ici sa conduite ; mais tout cela n'étoit pas , je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi , sans en dire la cause à St. L.....t qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit exposer deux amis à une rupture , & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie , sans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien-aïse de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois , quand je serois devenu raisonnable ; elle ne se bornoit pas tou-

jours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même ; sitôt que je fus seul je revins à moi ; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer ! Mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir : passion de plus, qui loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda ? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire

d'une folie nuisible à moi seul ? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H..... ? Ne diroit-on pas à mes présomptueux remords , que ma galanterie , mon air , ma parure vont la séduire ? Eh ! pauvre Jean-Jacques , aime à ton aise , en sûreté de conscience , & ne crains pas que tes soupirs nuisent à St. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux , même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit , elle flattoit ma passion ; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve , & rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames honnêtes , que le vice n'attaque jamais à découvert , mais qu'il trouve le moyen de surprendre , en se masquant toujours de quelque sophisme , & souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords , je le fus bientôt sans mesure ; & de grâce , qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble

pour me rassurer, & pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Mde. d'H....., sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi, je le proteste, si je l'avois crue sincère ; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H....., que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi & de mes douceurs surannées, qu'elle en avoit fait confiance à St. L.....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me persifler. Cette bêtise qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans auprès de Mde. de L.....e, que je ne connoissois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H....., si j'eusse



ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre , pour se faire un aussi barbare amusement.

- Mde. d'H..... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisons de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oser dire , j'aurois été dans la plus douce situation , si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sottise humeur avec laquelle je recevois ses caresses : mais mon cœur , incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe , ne lui laissa pas long-tems ignorer mes soupçons ; elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant , le pas étoit délicat.

Il est étonnant, il est unique peut-être qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embrâsement dont ses légères faveurs allumoient mes sens, n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fausse avec Mde. d'H....., & combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple, entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes sens lui payèrent bien l'arrérage! & quels sont

donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé, qui nous aime, si même un amour non-partagé peut en inspirer de pareils !

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé ; le mien l'étoit en quelque sorte ; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre ; elle pour son amant, moi pour elle ; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos sentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose ; & toutefois au milieu de cette délicieuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment ; & moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été com-

mis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie ? ah ! cela se pouvoit-il jamais ? Non ; non , je le lui ai cent fois dit à elle-même ; eussai-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion , hors quelques courts momens de délire , j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne : dans mes fréquens voyages , il m'est arrivé quelquefois d'y coucher ; un soir après avoir soupé tête-à-tête , nous allâmes nous promener au jardin , par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet , orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée , & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innocence & de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle , sur un banc de gazon , sous un acacia tout chargé de fleurs , je trouvai , pour rendre les mouvemens de mon cœur , un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première & l'unique fois

de ma vie ; mais je fus sublime , si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin , dans un transport involontaire , elle s'écria : Non , jamais homme ne fut si aimable , & jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami St. L.....t nous écoute , & mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant ; je l'embrassai : .... quel embrassement ! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule , c'est-à-dire , loin de son amant & de son mari ; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours , & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions soupé tête-à-tête , nous étions seuls , dans un bosquet au clair de la lune , & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre , elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet & des bras de son ami aussi intacte , aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur , pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille, comme auprès de Thérèse & de maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, & l'amour dans toute son énergie & dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement; on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne: je passois par les côteaux d'Andilly, qui sont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrâsoit le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'affesoir, toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois en partant de me distraire & de penser à

autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs & tous les accidens qui en étoient la suite, revenoient m'affaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eau-bonne foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable & toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olympe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état,

& sur-tout sa durée , pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation , me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années , & finit par me donner une incommodité que j'emporterai , ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible , mais le plus timide en même temps , que peut être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie , où l'on verra plus d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie , que mon cœur transparent comme le cristal , n'a jamais su cacher , durant un minute entière , un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour Mde. d'H..... Notre intimité frappoit tous les yeux , nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin , & comme Mde. d'H..... avoit pour moi l'amitié la plus tendre , qu'elle ne se repro-



choit point ; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice ; elle , franche , distraite , étourdie : moi , vrai , mal-adroit , fier , impatient , emporté , nous donnions encore sur nous , dans notre trompeuse sécurité , beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait , si nous eussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C.....e ; nous nous y trouvions , souvent ensemble , quelquefois même par rendez - vous. Nous y vivions à notre ordinaire ; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours , de nos devoirs , de notre ami , de nos innocens projets , dans le parc , vis-à-vis l'appartement de Mde. D'.....y , sous ses fenêtres , d'où , ne cessant de nous examiner , & se croyant bravée , elle assouvissoit son cœur par ses yeux , de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur , surtout quand elle est vive , Mde. D'.....y , violente mais réfléchie , possède sur-tout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir , de ne rien soupçonner , & dans le même temps qu'elle

redoubloit avec moi d'attentions, de soins, & presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H..... La douceur angélique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, & même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, & toujours si peu sensible à ces choses-là que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H.....) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des survenans. Le baron d'H..... qui n'étoit jamais venu que je sache à la C.....e, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu

dans la fuite , j'aurois fort soupçonné Mde. D'.....y d'avoir arrangé ce voyage , pour lui donner l'amufant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content , plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir selon sa coutume , il me lâchoit cent propos goguenards , auxquels je ne comprenois rien. J'ouvris de grands yeux fans rien répondre : Mde. D'.....y se tenoit les côtés de rire ; je ne favois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie , tout ce que j'aurois eu de mieux à faire si je m'en étois apperçu , eut été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron , l'on voyoit briller dans ses yeux une maligne joie , qui m'auroit peut-être inquiété , si je l'eusse aussi bien remarquée alors , que je me la rappelai dans la fuite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H..... à Eaubonne au retour d'un de ses voya-

ges de Paris , je la trouvai triste , & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre parce que M<sup>d</sup>e. de B.....e , sœur de son mari , étoit-là : mais sitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant , je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t est instruit & mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur , dont , qui pis est , il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tû de nos liaisons , qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé , dont j'espérois vous guérir , & dont , sans m'en parler , je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservi ; on m'a fait tort , mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait , ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute , devant une jeune femme dont j'éprouvois les justes

justes reproches , & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eut suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime, n'eût encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétoient de toutes parts? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partoît le coup.

Nous savions l'un & l'autre que Mde. D'.....y étoit en commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à Mde. D'H....., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les succès de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, G....., qui, ce me semble, avoit suivi M. de C.....s à l'armée, étoit en Westphalie aussi bien que

St. L.....t; ils se voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mde d'H..... quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G.... très-piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on fait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G...., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur Mde. D'.....y se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C.....e, Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mde D'.....y lui avoit demandé si nous ne nous écrivions pas Mde d'H..... & moi. Sur son aveu, Mde. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mde. d'H....., l'assurant qu'elle les recacheteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle

m'apportoit : précaution très-heureuse , car Mde. D'....y la faisoit guetter à son arrivée , & l'attendant au passage , poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de M.....y dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que j'y demeuroid , elle prit le temps que je me promenois avec M.....y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille , & les presser de lui montrer les lettres de Mde. d'H..... Si la mère eut su où elles étoient , les lettres étoient livrées ; mais heureusement la fille seule le savoit , & nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté , de fidélité , de générosité , tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Mde. D'....y voyant qu'elle ne pouvoit la séduire s'efforça de l'irriter par la jalousie , en lui reprochant sa facilité & son aveuglement. Comment pouvez-vous , lui dit-elle , ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel ? Si , malgré tout ce qui frappe vos yeux , vous avez besoin d'autres preuves , prêtez-vous donc à ce

qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H....., aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces & donnez-les moi ; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives ; mais voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec Mde. D'.....y à son exemple, & de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel, & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occasion.

*Billet de Mde. D'.....y.*

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas,  
» mon cher ami ? Je suis inquiète de



» vous. Vous m'aviez tant promis de ne  
» faire qu'aller & venir de l'Hermitage  
» ici. Sur cela, je vous ai laissé libre ;  
» & point du tout, vous laissez passer  
» huit jours. Si on ne m'avoit pas dit  
» que vous étiez en bonne santé, je  
» vous croirois malade. Je vous attendois  
» avant-hier ou hier, & je ne vous vois  
» point arriver. Mon Dieu, qu'avez-vous  
» donc ? Vous n'avez point d'affaires :  
» vous n'avez pas non plus de chagrins ;  
» car je me flatte que vous seriez venu  
» sur le champ, me les confier. Vous êtes  
» donc malade ! tirez-moi d'inquiétude  
» bien vite, je vous en prie. Adieu, mon  
» cher ami : que cet adieu me donne un  
» bonjour de vous. »

*Réponse.*

» Je ne puis rien vous dire encore.  
» J'attends d'être mieux instruit, & je le  
» ferai tôt ou tard. En attendant, soyez  
» sûre que l'innocence accusée, trouvera  
» un défenseur assez ardent pour donner  
» quelque repentir aux calomniateurs  
» quels qu'ils soient. »

*Second Billet de la même.*

» Savez-vous que votre lettre m'effraie ?

» qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? Je  
» l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En  
» vérité, je n'y comprends rien. J'y vois  
» seulement que vous êtes inquiet &  
» tourmenté, & que vous attendez que  
» vous ne le foyez plus pour m'en par-  
» ler. Mon cher ami, est-ce là ce dont  
» nous étions convenus ? qu'est donc  
» devenue cette amitié, cette confiance,  
» & comment l'ai-je perdue ? Est-ce con-  
» tre moi ou pour moi que vous êtes  
» fâché ? Quoi qu'il en soit, venez dès ce  
» soir, je vous en conjure ; souvenez-  
» vous que vous m'avez promis, il n'y  
» a pas huit jours, de ne rien garder sur  
» le cœur, & de me parler sur le champ.  
» Mon cher ami, je vis dans cette con-  
» fiance.... Tenez, je viens encore de  
» lire votre lettre ; je n'y conçois pas davan-  
» tage, mais elle me fait trembler. Il me  
» semble que vous êtes cruellement agité.  
» Je voudrois vous calmer, mais comme  
» j'ignore le sujet de vos inquiétudes, je  
» ne fais que vous dire, sinon que me  
» voilà tout aussi malheureuse que vous,  
» jusqu'à ce que je vous aie vu. Si vous  
» n'êtes pas ici ce soir à six heures, je

» pars demain pour l'Hermitage quelque  
» temps qu'il fasse & dans quelqu'état  
» que je sois ; car je ne saurois tenir à  
» cette inquiétude. Bonjour , mon cher  
» bon ami. A tout hasard , je risque de  
» vous dire , sans savoir si vous en avez  
» besoin ou non , de tâcher de prendre  
» garde & d'arrêter les progrès que fait  
» l'inquiétude dans la solitude. Une mou-  
» che devient un monstre , je l'ai sou-  
» vent éprouvé. »

*Réponse.*

» Je ne puis vous aller voir , ni rece-  
» voir votre visite , tant que durera l'in-  
» quiétude où je suis. La confiance dont  
» vous parlez , n'est plus , & il ne vous  
» sera pas aisé de la recouvrer. Je ne vois  
» à présent dans votre empressement que  
» le desir de tirer des aveux d'autrui ,  
» quelque avantage qui convienne à vos  
» vues , & mon cœur si prompt à s'épan-  
» cher dans un cœur qui s'ouvre pour  
» le recevoir , se ferme à la ruse & à  
» la finesse. Je reconnois votre adresse  
» ordinaire dans la difficulté que vous  
» trouvez à comprendre mon billet. Me  
» croyez-vous assez dupe pour penser

» que vous ne l'avez pas compris? Non ;  
» mais je saurai vaincre vos subtilités à  
» force de franchise. Je vais m'expliquer  
» plus clairement, afin que vous m'en-  
» tendiez encore moins.

» Deux amans bien unis & dignes de  
» s'aimer, m'é sont chers : je m'attends  
» bien que vous ne saurez pas qui je  
» veux dire, à moins que je ne vous  
» les nomme. Je présume qu'on a tenté  
» de les défunir, & que c'est de moi  
» qu'on s'est servi pour donner de la  
» jalousie à l'un des deux. Le choix n'est  
» pas fort adroit, mais il a paru com-  
» mode à la méchanceté, & cette méchan-  
» ceté, c'est vous que j'en soupçonne.  
» J'espère que ceci devient plus clair.

» Ainsi donc la femme que j'estime le  
» plus, auroit, de mon su, l'infamie de  
» partager son cœur & sa personne entre  
» deux amans, & moi celle d'être un de  
» ces deux lâches? Si je savois qu'un  
» seul moment de la vie vous eussiez  
» pu penser ainsi d'elle ou de moi, je  
» vous haïrois jusqu'à la mort. Mais c'est  
» de l'avoir dit, & non de l'avoir pensé,  
» que je vous taxe. Je ne comprends

» pas en pareil cas , auquel c'est des trois  
» que vous avez voulu nuire ; mais si  
» vous aimez le repos, craignez d'avoir  
» eu le malheur de réussir. Je n'ai caché  
» ni à vous ni à elle tout le mal que je  
» pense de certaines liaisons, mais je veux  
» qu'elles finissent par un moyen aussi  
» honnête que sa cause , & qu'un amour  
» illégitime se change en une éternelle  
» amitié. Moi qui ne fis jamais de mal  
» à personne , servirois-je innocemment à  
» en faire à mes amis ? Non , je ne vous  
» le pardonnerois jamais , je deviendrois  
» votre irréconciliable ennemi. Vos secrets  
» seuls seroient respectés ; car je ne ferai  
» jamais un homme sans foi.

» Je n'imagine pas que les perplexités  
» où je suis puissent durer bien long-  
» temps. Je ne tarderai pas à savoir si je  
» me suis trompé. Alors j'aurai peut-être  
» de grands torts à réparer , & je n'aurai  
» rien fait en ma vie de si bon cœur.  
» Mais savez-vous comment je rachete-  
» rai mes fautes durant le peu de temps  
» qui me reste à passer près de vous ?  
» En faisant ce que nul autre ne fera que  
» moi ; en vous disant franchement ce

» qu'on pense de vous dans le monde ,  
» & les brèches que vous avez à réparer  
» à votre réputation. Malgré tous les pré-  
» tendus amis qui vous entourent , quand  
» vous m'aurez vu partir , vous pourrez  
» dire adieu à la vérité ; vous ne trou-  
» verez plus personne qui vous la dise. »

*Troisième Lettre de la même.*

» Je n'entendois pas votre lettre de ce  
» matin : je vous l'ai dit , parce que cela  
» étoit. J'entends celle de ce soir , n'avez  
» pas peur que j'y réponde jamais ; je  
» suis trop pressée de l'oublier , & quoi-  
» que vous me fassiez pitié , je n'ai pu  
» me défendre de l'amertume dont elle  
» me remplit l'ame. Moi ! user de ruses ,  
» de finesses avec vous ! moi ! accusée  
» de la plus noire des infamies ! Adieu ,  
» je regrette que vous ayez la..... adieu ,  
» je ne fais ce que je dis.... adieu : je  
» serai bien pressée de vous pardonner.  
» Vous viendrez quand vous voudrez ;  
» vous serez reçu mieux que ne l'exige-  
» roient vos soupçons. Dispensez-vous  
» seulement de vous mettre en peine de  
» ma réputation. Peu m'importe celle  
» qu'on me donne. Ma conduite est

» bonne , & cela me fuffit. Au furplus ,  
» j'ignorois absolument ce qui eft arrivé  
» aux deux perfonnes qui me font auffi  
» chères qu'à vous ».

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras , & me replongea dans un autre qui n'étoit guères moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fuflent allées & venues dans l'efpace d'un jour avec une extrême rapidité , cet intervalle avoit fuffi pour en mettre entre mes transports de fureur , & pour me laiffer rédéchir fur l'énormité de mon imprudence. Mde. d'H..... ne m'avoit rien tant recommandé que de refter tranquille , de lui laiffer le foin de fe tirer feule de cette affaire , & d'éviter , furtout dans le moment même , toute rupture & tout éclat ; & moi , par les insultes les plus ouvertes & les plus atroces , j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop difpofée. Je ne devois naturellement attendre de fa part qu'une réponse fi fière , fi dédaigneufe , fi méprisante , que je n'aurois pu , fans la plus indigne lâcheté , m'abftenir de quitter fa maifon

sur le champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita par le tour de sa réponse de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit ou sortir ou l'aller voir sur le champ ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni Mde. d'H..... ni Thérèse ? & malheur à celle que j'aurois nommée ! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante, ne me fît craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, & surtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'....y. Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes foiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis jamais.



Je n'eus pas à soutenir la prière que j'avois redoutée ; & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'....y me sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement ; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens ; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit servi ; nous allâmes à table, où dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le souper, je fis mauvaise figure ; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurois cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, & nos silencieux tête-à-têtes ne furent remplis que des choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui pro-

testois avec bien de la vérité, que s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre raccommodement ; tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma foiblesse ; mais j'en avois d'autres non moins sensibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cause que le désir de m'arracher de ma solitude (\*).

---

(\*) C'est-à-dire, d'en arracher la veille, dont on

à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H. ....s. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par De Leyre, & je vis bientôt aux plaisanteries de celui-ci, sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elle avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de Poétique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris & même un peu contristé, d'y trouver parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables contre les solitaires, cette âpre & dure sentence, sans aucun adoucissement. *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque

---

avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance n'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit avoir à Paris.

& présente deux sens, ce me semble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est, & veut être seul, puisse & veuille nuire à personne, & par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même, exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit, non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincèrement, & je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais excédé de son

infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, & de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de sa part, & de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, & de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article; la voici mot pour mot. « Je

» suis bien aise que mon ouvrage vous  
 » ait plû, qu'il vous ait touché. Vous  
 » n'êtes pas de mon avis sur les hermi-  
 » tes ; dites-en tant de bien qu'il vous  
 » plaira, vous ferez le seul au monde  
 » dont j'en penserai : encore y auroit-il  
 » bien à dire là-dessus, si l'on pouvoit  
 » vous parler sans vous fâcher. Une  
 » femme de quatre-vingts ans ! &c. On  
 » m'a dit une phrase d'une lettre du fils  
 » de Mde. D'.....y qui a dû vous peiner  
 » beaucoup, ou je connois mal le fond  
 » de votre ame.»

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, Mde. le Vasseur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revénus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisoit davantage, d'y payer son loyer, & d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien ; & l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle y

rajeunissoit, pour ainsi dire, & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eut été dans le fond très-fâchée que nous quitassions l'Hermitage, qui réellement étoit un séjour charmant; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

-- Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mde. le Vasseur qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité, étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques

jours & lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien, & laissoit agir la nature. Elle en ufoit de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit-là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence : qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul, & c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique & *l'et cetera* qu'il y avoit bénévolement ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à Mde. D'.....y. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, & je lui montrai celle que je vais transcrire, & que j'écrivis à Mde. D'.....y au



fujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

*Le Jeudi.*

« Mde. le Vasseur doit vous écrire ,  
» ma bonne amie ; je l'ai priée de vous  
» dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour  
» la mettre bien à son aise, je lui ai dit  
» que je ne voulois point voir sa lettre ,  
» & je vous prie de ne me rien dire de  
» ce qu'elle contient.

» Je n'enverrai pas ma lettre , puisque  
» vous vous y opposez ; mais me sentant  
» très-grièvement offensé , il y auroit à  
» convenir que j'ai tort , une bassesse &  
» une fausseté que je ne saurois me per-  
» mettre. L'Évangile ordonne bien à celui  
» qui reçoit un soufflet d'offrir l'autre  
» joue , mais non pas de demander par-  
» don. Vous souvenez-vous de cet homme  
» de la comédie , qui crie en donnant  
» des coups de bâton ? Voilà le rôle du  
» philosophe.

» Ne vous flattez pas de l'empêcher  
» de venir par le mauvais temps qu'il  
» fait. Sa colère lui donnera le temps &

» les forces que l'amitié lui refuse, & ce  
» sera la première fois de sa vie qu'il  
» sera venu le jour qu'il avoit promis.

» Il s'excèdera pour venir me répéter  
» de bouche les injures qu'il me dit dans  
» ses lettres ; je ne les endurerai rien  
» moins que patiemment. Il s'en retour-  
» nera être malade à Paris, & moi je  
» serai, selon l'usage, un homme fort  
» odieux. Que faire ? Il faut souffrir.

» Mais n'admirez-vous pas la sagesse  
» de cet homme qui vouloit me venir  
» prendre à St. Denis en fiacre, y dîner,  
» me ramener en fiacre, & à qui, huit  
» jours après, sa fortune ne permet plus  
» d'aller à l'Hermitage autrement qu'à  
» pied ? Il n'est pas absolument impossible,  
» pour parler son langage, que ce soit là  
» le ton de la bonne foi, mais en ce cas  
» il faut qu'en huit jours il soit arrivé  
» d'étranges changemens dans sa fortune.

» Je prends part au chagrin que vous  
» donne la maladie de M<sup>de</sup>. votre mère ;  
» mais vous voyez que votre peine n'ap-  
» proche pas de la mienne. On souffre  
» encore moins à voir malades, les per-  
» sonnes qu'on aime, qu'injustes & cruelles.

» Adieu , ma bonne amie , voici la  
» dernière fois que je vous parlerai de  
» cette malheureuse affaire. Vous me  
» parlez d'aller à Paris avec un sang-  
» froid , qui me réjouiroit dans un autre  
» temps. »

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de Mde. le Vasseur sur la proposition de Mde. D'....y elle-même, & Mde. le Vasseur ayant choisi, comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très-bien, où elle avoit toujours compagnie, & où elle vivoit très-agréablement; Diderot ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, & ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du séjour de Mde. le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, & qu'il n'eût tenu & ne tint toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot. Celle du second est dans la lettre suivante. « Le

» Lettré ( c'étoit un nom de plaisanterie  
 » donné par G.... au fils de Mde. D'....y )  
 » a dû vous écrire qu'il y avoit sur le  
 » rempart, vingt pauvres qui mouraient  
 » de faim & de froid, & qui attendoient  
 » le liard que vous leur donniez. C'est  
 » un échantillon de notre petit babil.....  
 » & si vous entendiez le reste, il vous  
 » amuseroit comme cela ».

Voici ma réponse à ce terrible argument dont Diderot paroïssoit si fier.

« Je crois avoir répondu au *Lettré*, c'est-  
 » à-dire, au fermier-général, que je ne  
 » plaignois pas les pauvres qu'il avoit ap-  
 » perçus sur le rempart en attendant mon  
 » liard; qu'apparemment il les en avoit  
 » amplement dédommagés; que je l'éta-  
 » blissois mon substitut: que les pauvres  
 » de Paris n'auroient pas à se plaindre de  
 » cet échange; que je n'en trouverois pas  
 » aisément un aussi bon pour ceux de  
 » Montmorenci qui en avoient beaucoup  
 » plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard  
 » respectable qui, après avoir passé sa vie  
 » à travailler, ne le pouvant plus, meurt  
 » de faim sur ses vieux jours. Ma conf-  
 » science est plus contente des deux sols  
 » que

» que je lui donne tous les lundis, que  
» de cent liards que j'aurois distribués à  
» tous les gueux du rempart. Vous êtes  
» plaisans , vous autres philosophes ,  
» quand vous regardez tous les habitans  
» des villes comme les seuls hommes aux-  
» quels vos devoirs vous lient. C'est à la  
» campagne qu'on apprend à aimer &  
» servir l'humanité; on n'apprend qu'à la  
» mépriser dans les villes ».

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécilité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple , qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre , & de me fâcher , au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de Mde. D'.....y & les clameurs de la cotterie H.....e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur , que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire , & que Mde. d'H..... elle-même, grande enthousiaste de Dide-

rot, voulut que j'allasse le voir à Paris. & que je fisse toutes les avances d'un accommodement, qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très-violent au sujet de sa piece, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à certe occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le contraire, & j'allai passer deux jours, non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant

laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrasement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur ? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire , savoir , de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains , du moins qui fussent à ma connoissance : ce n'étoit pas comme avec Mde D'..... y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà , lui dis - je , la meilleure défense du Fils naturel. Gardez le silence , travaillez cette pièce avec soin , & puis jetez-la tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie , pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuilleter* ; ce fut son terme ; c'est à-dire , chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même : mais c'étoit le bavart-

dage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième sur-tout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H....k. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H....k m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être méinterprété; comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'H....k tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être



content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref, avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjugué, & nous allâmes souper chez le baron qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, & presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès longtemps auparavant que depuis que G... fréquentoit la maison d'A...e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C.....e, & ensuite à l'Hermitage où il vint avec Mde. d'H..... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H..... je ne l'aurois pas

voulu faire , & je n'en aurois pas même été tenté Je la trouvois si aimable , aimant St L.... t, que je m'imaginois à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi - même , & fans vouloir troubler leur union. Tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle , dans mon délire , étoit qu'elle se laisât aimer. Enfin de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle , je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours , & je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival , mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : soit , mais c'étoit donc plus.

Pour St L.... t, il se conduisit en honnête homme & judicieux : comme j'étois le seul coupable , je fus aussi le seul puni & même avec indulgence. Il me traita durement , mais amicalement , & je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime , mais rien dans son amitié. Je m'en consolai , sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre , & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & pas-

fagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse ? N'étoit ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit ce pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux seuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fut Mde. d'H....., elle étoit femme ; il étoit absent ; les occasions étoient fréquentes ; les tentations étoient vives, & il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse au fond de mon cœur un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui

tout l'air d'un coupable, & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H..... fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison ne fît qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus

beaux projets du monde , pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mde. d'H..... Quand je voulus lui parler , je la trouvai distraite , embarrassée , je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi ; & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire , & que je n'ai jamais su. Ce changement dont il me fut impossible d'obtenir l'explication , me navra. Elle me redemanda ses lettres , je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur , qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice ; mais ce ne fut pas sur le champ : je compris que l'examen du paquet , que je lui avois rendu , lui avoit fait sentir son tort : je vis même qu'elle se le reprochoit , & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées ; j'en osai douter à mon tour , & j'avoue que j'en doute encore. Non , l'on ne met point au feu de pareil-

les lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu ! qu'auroit-on donc dit de celles-là ? Non , non , jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé : je ne l'en crois pas capable , & de plus , j'y avois mis bon ordre. La sottise , mais vive crainte d'être persifflé , m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer , la familiarité que j'y pris dans mon ivresse : mais quel tutoiement ! elle n'en devoit sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois , mais sans succès : ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes , & d'ailleurs , je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être , & qu'un jour elles soient vues , on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de M<sup>de</sup>. d'H..... , & la certitude de ne l'avoir pas mérité , me firent prendre le singulier parti de m'en plain-

dre à S. L.....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plutô. Il y eut des fêtes à la C.....e pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de Mde. d'H..... d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'animer, savoir; le désir de montrer que l'Auteur du Devin du village favoit la musique; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois, tant chez M. D...n que chez M. de la Poplinière; quantité de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres arristes, & sous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muses galantes, celui même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert spirituel; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout sembloit devoir

prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit , cependant , même à la C.....e , & je voyois que M. D'.....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela , je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.....e , & je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea De Linant , le gouverneur de son fils , de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet , & huit jours après qu'elles m'eurent été données , le motet fut achevé. Pour cette fois , le dépit fut mon Apollon , & jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots : *Ecce sedes hic tonantis.* ( J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil , & que M. De Linant se les étoit doucement appropriées ). La pompe du début répond aux paroles , & toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'.....y rassembla les meilleurs symphonistes. Mde. Bruna , chanteuse Italienne , chanta le motet , & fut bien accompagnée. Le motet eut un



si grand succès qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel , où , malgré les sourdes cabales & l'indigne exécution , il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai , pour la fête de M. D'.....y , l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame , moitié pantomime , que Mde. D'.....y composa , & dont je fis encore la musique. G...., en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus : mais du moins on ne mit plus en question , que je sache , si je savois la composition.

A peine G.... fut-il à la C.....e, où déjà je ne me plaisois pas trop , qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable par des airs que je ne vis jamais à personne , & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée , on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois , contigue à celle de Mde. D'.....y ; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà , dis-je en riant à Mde. D'.....y , comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embar-

rassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir , en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre & celle que je quittois une porte masquée de communication , qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne , ni chez elle , ni dans le public , pas même de son mari : cependant , loin d'en convenir avec moi , confident de secrets qui lui importoit beaucoup davantage , & dont elle étoit bien sûre , elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de G.... , qui , dépositaire de tous mes secrets , ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens qui n'étoient pas éteints , & le mérite réel de cet homme-là me donnassent en sa faveur , elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière ; à peine daigna-t-il me rendre le salut ; il ne m'adressa pas une seule fois la parole , & me corrigea bientôt de la lui adresser , en ne me répondant point du tout. Il passoit par-tout le premier ,

prenoit par-tout la première place , fans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela , s'il n'y eut pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir Mde. D'....y se trouvant un peu incommodée , dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre , & elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle ; je le fis. G.... vint ensuite. La petite table étoit déjà mise , il n'y avoit que deux couverts. On sert : Mde. D'....y prend sa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil , s'établit à l'autre coin , tire la petite table entr'eux deux , déplie sa serviette , & se met en devoir de manger sans me dire un seul mot. Mde. D'....y rougit , & pour l'engager à réparer sa grossièreté , m'offre sa propre place. Il ne dit rien , ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu , je pris le parti de me promener par la chambre , en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table , loin du feu , sans me faire la moindre honnêteté , à moi incommodé , son aîné , son ancien

dans la maison, qui l'y avois introduit, & à qui même comme favori de la Dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G..., qui chez le P.... de S... G... se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence, & cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il favoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compâtir à mon triste sort dont j'étois content, & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misanthropie, & qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liai-

sons de bienfaits d'une part & d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des siens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir: & lui, s'il m'a prôné c'est moins publiquement, & c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étois-je son protégé? Cela me passoit, & me passe encore.

Il est vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois St L.....t faillit à lui jeter son assiette à la tête sur une espèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grossièrement: *cela n'est pas vrai*. A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffi-

fance d'un parvenu , & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *Eh !* comme si , sur le nombre de ses gens, Monseigneur n'eut pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions il lui jettoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin oubliant tout - à - fait qu'il étoit homme , il le traitoit avec un mépris si choquant , avec un dédain si dur en toute chose , que ce pauvre garçon , qui étoit un fort bon sujet que Mde. D'....y lui avoit donné , quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules , mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon , pût conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité

d'ame & d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites ames ? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne ? Eh mon Dieu ! celui qui sent embrâser son cœur de ce feu céleste , cherche à l'exhaler , & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre son cœur sur son visage ; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale , que Mde D'....y m'avoit dit , & qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article ; savoir que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser , quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de sa conduite , & je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé , mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés , il y avoit plusieurs années , que cet homme étoit faux , qu'il jouoit le sentiment , & sur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de F.....l & Mde. de C.....x , qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre , & qui devoient le connoître ; puisque Mde. de C.....x étoit fille de Mde. de R.....t , intime amie du feu comte de F....e , & que M. de F.....l , très-lié alors avec le vicomte de P.....c , avoit beaucoup vécu au palais royal , précisément quand G... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de F....e. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel , & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne , si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries , où il joua dignement son rôle , livré à la plus mortelle affliction. Là , tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise , tenant sur ses yeux son mouchoir bai-



gné de larmes , tant qu'il étoit en vue de l'hôtel , mais au détour d'une certaine allée , des gens auxquels il ne songeoit pas , le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche , & tirer un livre. Cette observation qu'on répéta fut bientôt publique dans tout Paris , & presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même ; un fait qui me regardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit , rue de Grenelle : il étoit à la campagne , il vint un matin me voir tout essoufflé , disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même ; je fus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille , & qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espece ; mais une observation que je fus surpris de faire si tard , me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis sans exception ; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui , que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui refusa de l'admettre , &

qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. G..., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F...e. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F...e, chez lequel il demeurait, & avec lequel il m'eut par conséquent été très-agréable de former quelque liaison, ni le comte de S.....g son parent, avec lequel G... étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis dont je fis les siens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèrent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce sont-là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine ?

Diderot même au commencement ;

m'avertit plusieurs fois que G.... , à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot, G...., Mde. D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confiance, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la fut cependant : par qui ? Je l'ignore. Il n'est guère probable que cette infidélité soit venue de Mde. D'.....y, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... & Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, & qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

G... & Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entr'eux à cet égard ; mais j'en appris dès-lors assez par Thérèse pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, & qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insçu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'opposition de Duclos le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-têtes ? Pourquoi ce profond mystère ? La conversation de cette vieille femme étoit-elle donc

donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, & assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G.... se targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fût à mon avantage, & la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi, endoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je n'étois choisi, en me décrivant comme un mauvais copiste, & je conviens qu'il n'isoit en cela la vérité ; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant un autre copiste, & en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ô-

ter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui & de son crédit pour ma subsistance, & d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit-là,

Tout cela résumé, ma raison fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect, & quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'....y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, & par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré, & me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, & où je la trou-

vai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois , j'achevai de me laisser vaincre , je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé ; qu'en ce cas , j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref , comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot , avec le Baron d'H.....k , moitié gré , moitié foiblesse , je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger , j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin , lui faire excuse des offenses qu'il m'avoit faites ; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis , qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur & de bons procédés ; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder , & le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai , sans sortir de ma propre histoire , une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T....., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût , par plaisir , par fan-

taisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu j'amaïs avec aucun des deux (\*), & dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que confus de ma condescendance & de mes avances, G.... me recevroit les bras ouverts avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur Romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots & d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui ; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares ver-

---

(\*) Je n'ai donné dans la suite au dernier le surnom de J..... que long-temps après son inimitié déclarée & les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Geneve & ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.



tus , & sur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps fut une chose qui d'abord me frappa beaucoup ; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit , je me disois tout bas qu'il feroit bien cruel pour moi de faire seul exception à cette règle. Il y revint si souvent & avec tant d'affec-tation , qu'il me fit penser que s'il ne suivoit en cela que les sentimens de son cœur , il feroit moins frappé de cette maxime , & qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas , j'avois conservé toujours tous mes amis , depuis ma plus tendre enfance , je n'en avois pas perdu un seul , si ce n'est par la mort , & cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion ; ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avan-tage alors commun à l'un & à l'autre , pourquoi donc s'en targuoit-il par préfé-rence , si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter ? Il s'attacha ensuite à m'hu-milier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient

sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence ; la question étoit à quel titre il l'avoit obtenue ; si c'étoit à force de mérite ou d'adresse ; en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui & moi toute la distance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiser de paix dans un léger embrassement qui ressembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne savois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grâce du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien souvent l'audace & la fierté sont du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoisses

---

mortelles. On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières , elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout & de ne dire plus rien.

*Fin du premier Volume.*









